



**HAL**  
open science

## La bibliothèque, la carte et le territoire

Emmanuelle Chapron, Anne Saada

► **To cite this version:**

Emmanuelle Chapron, Anne Saada. La bibliothèque, la carte et le territoire. Pierre-Yves Beaurepaire. La communication en Europe. De l'âge classique au siècle des Lumières, Belin, pp.215-265, 2014. halshs-01483446

**HAL Id: halshs-01483446**

**<https://shs.hal.science/halshs-01483446v1>**

Submitted on 5 Mar 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## La bibliothèque, la carte et le territoire.

Emmanuelle CHAPRON  
Aix Marseille Univ, CNRS, TELEMME, Aix-en-Provence, France

Anne Saada  
CNRS, UMR 8547

**Emmanuelle Chapron, Anne Saada, « La bibliothèque, la carte et le territoire », dans Pierre-Yves Beaurepaire (dir.), *La communication en Europe. De l'âge classique au siècle des Lumières*, Paris, Belin, 2014, p. 215-265.**

Résumé : La circulation des livres participe d'une manière spécifique à la construction et au fonctionnement des espaces savants et les bibliothèques sont un observatoire pertinent de ces phénomènes. La diffusion des normes et des modèles bibliothéconomiques, les canaux de l'approvisionnement en livres ou la diffusion des catalogues sont autant de dossiers qui permettent de réinterroger l'institution-bibliothèque à la lumière de nouvelles catégories, spatiales, d'analyse. L'observation a été limitée à un petit nombre de cas, suffisamment lourds de sens pour ouvrir vers des formes de généralisation : la bibliothèque d'un érudit provincial « moyen », le nîmois Jean-François Séguier, la bibliothèque universitaire de Göttingen assise au cœur d'un important complexe intellectuel, la bibliothèque Laurentienne de Florence, qui polarise depuis le XVI<sup>e</sup> siècle les *peregrinationes eruditae* européennes ou encore la Bibliothèque royale de Paris répondaient à ces exigences.

Notre réflexion part de l'hypothèse que la circulation des livres participe d'une manière spécifique à la construction et au fonctionnement des espaces savants et que les bibliothèques sont un observatoire pertinent de ces phénomènes. Ce type particulier de « lieu intellectuel » permet en effet d'appréhender concrètement l'incidence des modes de faire savants sur la constitution de leurs outils de travail et, en retour, l'effet de la localisation de ces ressources sur la production des savoirs. Cette re-territorialisation des bibliothèques s'inscrit pleinement dans le renouveau historiographique de ce champ d'études. Le temps n'est plus tout à fait celui où l'historien américain W. A. Wiegand pouvait regretter que l'on écrive l'histoire des bibliothèques comme une « histoire de l'arbre ignorant celle de la forêt où il a été planté et où il s'est développé »<sup>1</sup>. À l'inverse des approches monographiques étroitement institutionnelles, les travaux s'efforcent désormais de décroiser la bibliothèque et de la réinscrire dans les espaces marchands, intellectuels et politiques dont elle tire ses ressources et qu'elle participe à organiser. En ce sens, l'enquête menée en 2005 sur les « bibliothèques centrales » articule l'analyse de phénomènes proprement bibliothéconomiques (cartographie des prêts, zone de collecte du matériau soumis au dépôt légal), au processus de construction des identités collectives en Europe depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. La circulation des normes et des modèles bibliothéconomiques, les canaux de l'approvisionnement en livres ou la diffusion des catalogues sont autant de dossiers qui permettent de réinterroger l'institution-bibliothèque à la lumière de nouvelles catégories, spatiales, d'analyse.

La méthode à adopter pour rendre compte de ces processus n'a rien d'évident, compte tenu de l'extrême hétérogénéité des réalités concernées. Elles présentent en effet un éventail de configurations qui va des formes les plus institutionnalisées d'agrégats livresques aux « circuits prête-main » du livre passant d'un lecteur à l'autre<sup>3</sup>. Nous avons pris le parti de

---

<sup>1</sup> W. A. Wiegand, « American Library History Literature, 1947-1997 : Theoretical Perspectives ? », in « Library history research in America », *Libraries & Culture*, 35, n° 1, 2000, p. 4-34, p. 6.

<sup>2</sup> Frédéric Barbier, Istvan Monok, *Les bibliothèques centrales et la construction des identités collectives*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, 2005.

<sup>3</sup> Selon l'expression de Benigno Cacérès, reprise par M. Burgos, C. Evans, E. Buch, *Sociabilités du livre et communautés de lecteurs*, Paris, BPI, 1996.

limiter notre base d'observation à un petit nombre de cas, suffisamment lourds de sens pour ouvrir vers des formes de généralisation : la bibliothèque d'un érudit provincial « moyen », le nîmois Jean-François Séguier, la bibliothèque universitaire de Göttingen sise au cœur d'un important complexe intellectuel, la bibliothèque Laurentienne de Florence, qui polarise depuis le XVI<sup>e</sup> siècle les *peregrinationes eruditae* européennes ou encore la Bibliothèque royale de Paris répondaient à ces exigences. En saisissant les bibliothèques à travers leurs différentes fonctions (rassembler, conserver, diffuser), on cherchera à mettre en évidence la manière dont les individus négocient les contraintes spatiales et aménagent les routes et les outils adéquats à ces fonctions, à l'échelle locale autant que dans les formes d'action à distance.

### **Bibliothèques et espaces urbains.**

Le premier terrain d'enquête est celui de la ville. On sait combien l'histoire des sciences a, depuis une dizaine d'années, tiré parti de cette échelle d'observation pour ouvrir des pistes de recherche innovantes, en posant la question de l'influence exercée par l'espace urbain sur la nature et le renouvellement des pratiques scientifiques<sup>4</sup>. On voudrait ici en souligner l'intérêt pour une histoire renouvelée des institutions et des pratiques de lecture. Comprendre la manière dont se constitue un espace de lecture dans les villes européennes de la fin de l'espace moderne, ainsi que le rôle qu'y jouent les bibliothèques, impose d'abord de réfléchir à la présence physique de ces collections et à leur distribution dans l'espace urbain<sup>5</sup>. Les contemporains y étaient sensibles. En témoigne l'hommage particulier rendu au cardinal Neri Corsini qui, ouvrant au public en 1754 la bibliothèque familiale du Lungotevere, épargne désormais aux savants de la « vaste région transtibérine » les incommodités d'un déplacement dans les bibliothèques du cœur de la cité romaine. La décision d'en ouvrir les portes tous les jours, et particulièrement les jours de fermeture des autres collections, est également relevée comme un élément de simplification des conditions du travail savant à l'échelle de la ville<sup>6</sup>.

Au-delà du simple inventaire des institutions et des collections, il s'agit donc de poser la question des dynamiques savantes, politiques et symboliques, mais également architecturales, économiques et sociales mises en branle par l'établissement de la bibliothèque en un lieu. Dans quelle mesure son implantation modifie-t-elle, non seulement les manières de travailler des savants locaux, mais également la configuration matérielle et les équilibres spatiaux de la ville ? Comment est-elle capitalisée par les représentations de la ville, mobilisée par les opérations de hiérarchisation des différents centres de savoir à l'échelle européenne<sup>7</sup> ?

Deux cas inverses vont être présentés : celui d'une bibliothèque inscrite dans un lieu déjà saturé, qu'elle ne réorganise qu'à la marge (le cas florentin), et celui d'une installation qui modèle un nouvel espace urbain (le cas de Göttingen).

L'exemple florentin est celui d'un espace urbain saturé dans lequel sont établies, au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, deux nouvelles bibliothèques publiques. La Magliabechiana, donnée

---

<sup>4</sup> David N. Livingstone, *Putting Science in its Place : Geographies of Scientific Knowledge*, Chicago, University of Chicago Press, 2003. Sven Dierig, Jens Lachmund, Andrew Mendelsohn (dir.), *Science and the City, Osiris*, 18, 2003. Stéphane Van Damme, *Paris capitale philosophique*, Paris, Odile Jacob, 2005. Antonella Romano, Stéphane Van Damme (dir.), *Sciences et villes-mondes, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles, Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 55-2, avril-juin 2008. Pour un bilan récent, Jean-Marc Besse, « Approches spatiales dans l'histoire des sciences et des arts », *L'Espace géographique*, 2010-3, t. 39, p. 211-224.

<sup>5</sup> Cf. pour un recensement non localisé de ces ressources, Roger Chartier, Daniel Roche, « Les pratiques urbaines de l'imprimé », dans Henri-Jean Martin, Roger Chartier (dir.), *Histoire de l'édition française*, II, *Le livre triomphant, 1660-1830*, Paris, Promodis, 1984, p. 402-429.

<sup>6</sup> *Novelle letterarie di Firenze*, n° 10, 7 mars 1755, col. 145-154.

<sup>7</sup> Christophe Charle, Daniel Roche (dir.), *Capitales culturelles, capitales symboliques : Paris et les expériences européennes, XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2002. Christophe Charle (dir.), *Le temps des capitales culturelles : XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Seyssel, Champ Vallon, 2010.

par son fondateur au « public de Florence », est placée dans un ancien théâtre à proximité immédiate des sièges du pouvoir politique, le Palazzo Vecchio et la Galerie des Offices, à laquelle elle est reliée par un passage dérobé. Le quartier est aussi celui des libraires, dont les boutiques se pressent des rives de l'Arno au Duomo, et jusque sous les arcades des Offices (carte 1). La Marucelliana se situe, elle, plus au nord, entre le couvent San Marco et la basilique San Lorenzo, symboles de l'âge d'or humaniste et médicéen. C'est une zone où les écoles sont nombreuses, celles des jésuites de San Giovannino, des Ecoles Pies, de l'académie des arts. La relation entre les bibliothèques et la ville est d'abord pensée comme une question architecturale. Chargé de mettre en place la bibliothèque fondée par son oncle, Alessandro Marucelli rejette le projet monumental de son neveu au profit d'une façade plus sobre. Le souci d'une continuité discrète avec l'environnement urbain est celui d'atténuer les obstacles symboliques à l'accès à la bibliothèque, enjeu majeur de son caractère public. À l'inverse, les exécuteurs testamentaires d'Antonio Magliabechi organisent une disposition à sas pour la Magliabechiana : un portail en interdit l'entrée immédiate et il faut sonner pour avertir le custode de venir ouvrir la porte, ce qui a pour effet d'isoler la bibliothèque du quartier environnant, jugé malfamé<sup>8</sup>.

En l'absence de sources systématiques sur le public des deux bibliothèques, il est difficile de mesurer l'incidence de la localisation des bâtiments sur la composition de leur lectorat<sup>9</sup>. La question ne se résoud d'ailleurs pas simplement dans la prise en compte des facteurs matériels (proximité, ampleur des collections et des horaires d'ouverture, possibilité des prêts), car la fréquentation de la bibliothèque publique touche aussi à une culture du travail intellectuel attachée à l'espace privé du cabinet. À Bologne, même le bibliothécaire de l'Institut des sciences, Ferdinando Bassi, préfère acheter les livres qu'il pourrait consulter dans son établissement, arguant de la distance et de l'incommodité qu'il éprouve à travailler hors de chez lui<sup>10</sup>. Au contraire, dans l'espace de la France méridionale, les ressources procurées par les deux seules bibliothèques publiques ouvertes au XVIII<sup>e</sup> siècle – l'Inguimbertaine de Carpentras en 1742, la bibliothèque de la faculté de médecine de Montpellier en 1768 – semblent avoir constitué une réelle alternative à l'accumulation privée et au circuit prête-main. Dans une province que les savants s'accordent à décrire comme particulièrement mal dotée en livres, leur ouverture participe d'une dynamique de micro-capitalisation. Indéniablement, l'Inguimbertaine change le statut local de la ville de Carpentras, qui s'affirme comme une nouvelle étape dans les voyages bibliographiques<sup>11</sup>.

Enregistrent non des lecteurs mais de simples visiteurs, le « livre d'or » de la Laurentienne permet d'aborder sous un autre angle les phénomènes d'attraction induits par une bibliothèque prestigieuse. Loin d'être une pratique anecdotique ou déclinante, la visite de bibliothèque fait encore partie au XVIII<sup>e</sup> siècle des activités recommandées aux voyageurs par les guides et les traités apodémiques<sup>12</sup>. Sur 57 récits de voyageurs français visitant Florence au XVIII<sup>e</sup> siècle, la moitié (28) mentionnent la bibliothèque Laurentienne, célèbre pour ses manuscrits et son architecture michelangelesque. Mais le consensus des guides à en recommander la visite pèse sans doute moins que la proximité immédiate de la basilique San

---

<sup>8</sup> Emmanuelle Chapron, *Ad utilità pubblica. Politique des bibliothèques et pratiques du livre à Florence au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Genève, Droz, 2009.

<sup>9</sup> Les étudiants de l'académie des arts sont malgré tout identifiés comme une partie importante du public de la Marucelliana.

<sup>10</sup> Bibliothèque municipale, Nîmes (désormais BMN), ms. 138, fol. 135, Bassi à Séguier, Bologne, 30 septembre 1750.

<sup>11</sup> À la fin du siècle, le médecin Calvet recevant à Avignon des voyageurs adressés par Séguier les renvoie vers la bibliothèque de Carpentras (BMN, ms. 140, fol. 109, 31 mai 1769). Sur la bibliothèque, Jean-François Delmas, *L'Inguimbertaine : maison des muses*, Paris, Chaudun, 2008.

<sup>12</sup> Emmanuelle Chapron, « Voyageurs et bibliothèques : des *mirabilia* au débat sur l'utilité publique », *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 2004, n° 2, p. 305-332.

Lorenzo (33 mentions) et surtout des chapelles médicéennes (36 mentions). Dans une moindre mesure, le détour entre les murs de bibliothèques moins « cotées » s'inscrit dans le cadre de la visite de leurs alentours, la Magliabechiana (10 mentions) ressortissant du quartier de la galerie des Offices (49 mentions), la Palatine (6 mentions), avant son transfert à la Magliabechiana, de celle du palais Pitti qui la loge (45 mentions), la Marucelliana (4 mentions) de sa situation de passage, via Larga, entre le quartier de San Marco et celui du Duomo. Si les bibliothèques ne suffisent pas à incliner les parcours urbains<sup>13</sup>, la captation de ces voyageurs n'est pas un enjeu trivial pour les bibliothécaires, car ils participent à la consolidation de ces alliances sociales dont on sait l'importance dans les carrières savantes<sup>14</sup>.

À 1000 kilomètres plus au Nord, la petite ville de Göttingen dans l'Électorat du Hanovre n'entretient que peu de caractéristiques communes avec Florence : elle n'offre ni l'exemple d'un espace urbain saturé, ni celui d'une architecture remarquable (voir carte 2 pour la situation de la ville dans le Hanovre et dans le Saint-Empire). À l'aube des Lumières, les ravages de la Guerre de Sept ans se font encore sentir dans cette ville fortifiée, encerclée de deux enceintes : un cinquième des maisons ont été détruites et près d'un tiers des bâtiments se tiennent vides. C'est dans cette cité de 3°500 habitants<sup>15</sup> qui réunit drapiers et tanneurs, mais ne compte ni érudits, ni cabinets de lecture, ni libraires, que le ministère à Hanovre — siège du pouvoir de l'Électorat<sup>16</sup> — décide au début des années 1730 de créer une communauté savante en fondant une université et une bibliothèque universitaire.

Les deux institutions ouvrent en 1734 et leur inauguration se déroule 3 ans plus tard. En 1739, on leur adjoint un journal savant, les *Göttingische Zeitungen von Gelehrten Sachen*<sup>17</sup> [*Nouvelles savantes de Göttingen*] puis, en 1751, une Académie des sciences (appelée Société des sciences). C'était la première fois que ces quatre institutions piliers de la République des Lettres — université, bibliothèque, périodique, Académie — se trouvaient réunies dans une même ville et organisées de manière à travailler conjointement. La réussite de ce complexe institutionnel dépendrait de sa capacité à attirer étudiants, professeurs et visiteurs. Mais comment faire de cette cité en piteux état un centre attractif susceptible de légitimer la création de l'université ? Si les fondations de la Magliabechiana et de la Marucelliana à Florence représentaient une plus-value pour une ville qui comptait déjà un fort capital culturel, la bibliothèque à Göttingen fut pensée dès le début comme le dispositif qui permettrait d'attirer sur place savants, étudiants et curieux : elle était le « bijou » et la « parure »<sup>18</sup> de l'université de Göttingen, comme le formulait Christian Gottlob Heyne — le directeur de la bibliothèque — dans son discours d'hommage à Gerlach Adolf baron de

---

<sup>13</sup> Sur le rapport entre itinéraires commandés et itinéraires réalisés, Gilles Bertrand, *Le Grand Tour revisité. Pour une archéologie du tourisme : le voyage des Français en Italie, milieu XVIII<sup>e</sup> siècle-début XIX<sup>e</sup> siècle*, Rome, Ecole française de Rome, 2008.

<sup>14</sup> Le bibliothécaire de la Laurentienne, qui nourrit une profonde méfiance à l'égard du grand-duc Pierre-Léopold de Toscane, fait des visites princières un dispositif de défense de son statut : dans le livre d'or, à la date du 23 mai 1772, il indique la grande satisfaction de la princesse Marie de Bavière et « le grand regret qu'elle aurait éprouvé si elle avait dû partir sans la voir [la bibliothèque] » (Bibl. Laurentienne, Florence, *Album*, f° 7).

<sup>15</sup> Wieland Sachse, « Bevölkerungs- und Sozialgeschichte der Stadt Göttingen vom Dreißigjährigen Krieg bis zum Beginn der preußischen Zeit », dans Ernst Böhme, Rudolf Vierhaus (dir.), *Göttingen. Geschichte einer Universitätsstadt*, vol. 2.: *vom Dreißigjährigen Krieg bis zum Anschluss an Preussen – Der Wiederaufstieg als Universitätsstadt (1648-1866)*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2002, p. 217-254, ici p. 244.

<sup>16</sup> Le Hanovre avait un statut particulier : en 1714, l'Électorat était devenu un État puissant, grâce à l'accession de l'Électeur – Georg Ludwig – au trône d'Angleterre. Le roi et la cour avaient quitté Hanovre et résidaient à Londres. L'Électorat depuis lors était administré par les fonctionnaires du Hanovre.

<sup>17</sup> À partir de 1753, le périodique fut rattaché à la Société des sciences et changea de titre : il s'appelait désormais les *Göttingische Anzeigen von gelehrten Sachen*. Le périodique existe encore aujourd'hui.

<sup>18</sup> Christian Gottlob Heyne, « Rede bei der Trauerfeierlichkeit der Georgia Augusta zu Ehre und Gedächtnis des Freiherrn von Münchhausen, 1770 », dans Wilhem Ebel (éd.), *Göttinger Universitätsreden aus zwei Jahrhunderten (1737-1934)*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1978, p. 87-106 ; ici p. 100.

Münchhausen — membre du ministère à Hanovre, fondateur et administrateur de l'université. De fait, la bibliothèque constituait l'élément visible du réseau et sa fonction était précisément de donner à voir. C'est la raison pour laquelle elle fit tout au long du siècle l'objet de soins particuliers. Partie de 12°000 ouvrages en 1734, elle en comptait 133°000 à la fin du siècle<sup>20</sup>, ce qui la situait en Europe à la quatrième place derrière la Bibliothèque Nationale de Paris, la Bibliothèque Impériale à Vienne et la Bibliothèque Royale de Copenhague<sup>21</sup>.

Adapter la ville aux besoins de l'université et donner à voir, telles ont été les principales stratégies des fondateurs de l'université. « Seuls ceux qui ont connu Göttingen il y a 20 à 30 ans et qui voient à présent ce qu'est devenue la ville peuvent percevoir à quel point elle a été remodelée », écrivait en 1765 le juriste Johann Stephan Pütter, dans son *Essai d'une histoire académique des savants de l'université George Auguste de Goettingue*<sup>22</sup>. De fait, si les bibliothèques à Florence se sont moulées dans un cadre qui leur préexistait, la mise en place d'un réseau académique à Göttingen dans les années 1730 a redessiné entièrement le paysage urbain (voir la carte dynamique).

La première séquence de transformations concerne les bâtiments universitaires<sup>23</sup>. Le cœur de l'université a été installé à l'Ouest de la ville en 1734 dans l'ancien monastère des dominicains transformé en collège (*Pädagogium*<sup>24</sup>) après la Réforme (carte 3). Ce bâtiment, comme alors la plupart des institutions et des habitations de la ville, était situé à l'intérieur de l'ancien mur d'enceinte. Les salles du rez-de-chaussée furent réparties entre les auditoriums de droit, de philosophie et de théologie et celles du premier étage accueillirent l'auditorium de médecine, l'administration de l'université, la prison et la bibliothèque. Cet ensemble appelé *Kollegienhaus*, situé au Nord de l'Église des Pauliniens (*Paulinerkirche*), formait le centre de l'université. Le *Pädagogium* de son côté fut relégué à l'Est de la ville et relogé en 1736 dans un bâtiment construit spécialement à son effet<sup>25</sup>.

Le premier bâtiment construit spécifiquement pour l'université fut l'Académie équestre en 1736, suivie 6 ans plus tard de la salle d'escrime. Ces établissements avaient pour mission d'attirer à Göttingen les étudiants issus de l'aristocratie, public visé en priorité par les fondateurs de l'université<sup>26</sup>. Pour permettre à ce public de se montrer et pour offrir aux professeurs un lieu de détente, le gouvernement en 1737, année de l'inauguration, fit

---

<sup>20</sup>Il n'existe pas d'unanimité quant au nombre de livres que possédait la bibliothèque au XVIIIe siècle. Les chiffres donnés ici sont ceux cités dans l'ouvrage le plus récent sur l'histoire de la bibliothèque : Christiane Kind-Doerne, *Die Niedersächsische Staats- und Universitätsbibliothek Göttingen. Ihre Bestände und Einrichtungen in Geschichte und Gegenwart*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1986, p. 147. Selon l'auteure, les collections de la bibliothèque sont en général surévaluées.

<sup>21</sup>Gerrit Walther, « Das Ideal : Göttingen. Ruf, Realität und Kritiker der *Georgia Augusta* um 1800 », dans Gerhard Müller, Klaus Ries (dir.), *Die Universität Jena. Tradition und Innovation um 1800*, Stuttgart, Steiner (Pallas-Athene, 2), p. 33-45 ; ici p. 42. L'auteur prend pour référence une estimation faite au début du XIXe siècle, et qui évalue le nombre de volumes de la bibliothèque à 200 000.

<sup>22</sup>Johann Stephan Pütter, *Versuch einer academischen Gelehrten-Geschichte von der Georg-Augustus-Universität zu Göttingen*, Göttingen, Vandenhoeck, 1765-1838, 4 vol., vol. 1 (1765), p. 311.

<sup>23</sup>Dans la mesure où il n'est pas possible ici d'énumérer tous les changements qui ont affecté Göttingen, ceux-ci ont été réunis dans un tableau chronologique donné en annexe. En revanche, les transformations citées dans le texte ont été représentées sur la carte n°2, ce qui permettra de saisir directement leur position géographique dans la ville.

<sup>24</sup>Christian Freigang, « Architektur und Städtebau von der Mitte des 17. Jahrhunderts bis 1866 », dans Ernst Böhme, Rudolf Vierhaus (dir.), *Göttingen, op. cit.*, p. 766-812, ici p. 772.

<sup>25</sup>*Ibid.*, p. 771 ; Jens-Uwe Brinkmann, « 'Der ganzen Stadt zur Zierde und Annehmlichkeit'. Die öffentliche Bautätigkeit », dans Hans Georg Schmeling, Jens-Uwe Brinkmann (dir.), *Göttingen im 18. Jahrhundert. Eine Stadt verändert ihr Gesicht. Texte und Materialien zur Ausstellung im städtischen Museum und im Stadtarchiv Göttingen 26. April-30 August 1987*, Göttingen, 1987, p. 255-324, ici p. 304.

<sup>26</sup>Anne Saada, « Assurer l'excellence d'une communauté universitaire au XVIIIe siècle : l'exemple de Göttingen », *Dix-Huitième Siècle*, 1, 2009 (n°41), p. 302-318.

construire un lieu de promenade<sup>27</sup> : le chemin qui s'étendait du canal (la Leine) aux remparts, en longeant le corps central de l'université se mua en allée, bientôt bordée de deux rangées de tilleuls (1738)<sup>28</sup>. Fort apprécié par les professeurs et l'aristocratie, ce quartier devint bientôt l'un des plus représentatifs de la ville. C'est à proximité de cette zone que le gouvernement fit construire une luxueuse auberge pour accueillir les hôtes de passage et les étrangers de qualité, la London-Schänke (1737), du nom d'une auberge célèbre de Hanovre.

La nomination en 1736 d'Albrecht von Haller à la chaire de médecine de l'université entraîna de nouvelles constructions : outre une maison privée, le professeur suisse avait exigé la création d'un théâtre anatomique et d'un jardin botanique. Tous deux furent prêts en 1738. En 1748, suite à la visite à Göttingen de George II — Électeur du Hanovre et roi d'Angleterre —, l'université se vit accorder un observatoire<sup>29</sup>. Celui-ci trouva sa place en 1751 dans un ancien donjon de l'enceinte intérieure de la ville. Un an plus tard, ouvraient la maternité et le premier centre de formation pour sages-femmes en Allemagne dans les locaux de l'Hôpital Sainte-Croix au Sud de la ville<sup>30</sup>.

La croissance rapide de la bibliothèque, cœur du dispositif, obligea à des réaménagements au sein de l'ancien *Pädagogium*, devenu siège de l'université. Un jeu de chaises musicales s'amorça au cours duquel seule la bibliothèque conserva sa place, tandis que les salles destinées aux enseignements et à l'administration furent chassés du bâtiment. Dès 1748 avec ses 16°000 volumes, la bibliothèque avait pris possession de l'auditorium de médecine<sup>31</sup> ; en 1764, elle occupait tout le premier étage (60 000 livres)<sup>32</sup>. L'administration et la prison de l'université venaient d'être transférées dans un bâtiment situé en face du cœur historique de l'université et qui avait été racheté à la mort de son propriétaire. Ce bâtiment fut appelé la *Konzilienhaus*<sup>33</sup>. On y logea également la salle de réunion de la Société des sciences et les archives de l'université<sup>34</sup>.

Bientôt cependant, en raison de la croissance continue de la bibliothèque — environ 2°000 ouvrages par an — le problème de l'espace se posa à nouveau. En 1779, la bibliothèque prit possession des amphithéâtres situés au rez-de-chaussée du bâtiment. Celui-ci désormais n'était plus occupé que par les livres<sup>35</sup>. Pour permettre l'expansion future de la bibliothèque, le gouvernement racheta à la mort de son propriétaire la maison qui jouxtait l'institution (1781). Cette fois, de véritables travaux d'agrandissement furent entrepris. Ils furent achevés pour la majeure partie en 1787, année des 50 ans de l'université<sup>36</sup>.

Pendant ce temps, de nouvelles structures universitaires avaient fait leur apparition : un hôpital avait été fondé en 1781 dans une ancienne auberge située au Sud de la ville ; un laboratoire de chimie avait été construit en 1783 sur les fondations de l'église Sainte-Croix<sup>37</sup> ; la maternité avait été transférée en 1788 dans un nouveau bâtiment spécialement conçu pour elle et situé à proximité de l'hôpital<sup>38</sup>. Ainsi en l'espace de 50 ans, l'université, grâce à son cortège d'institutions, s'était lentement répandue dans toute la ville, tantôt en s'appropriant

---

<sup>27</sup> Ernst Böhme, « Göttingen verändert sein Gesicht. Stadtentwicklung zwischen 1650 und 1866 » dans Ernst Böhme, Rudolf Vierhaus (dir.), *Göttingen, op. cit.*, p. 429-450, ici p. 434.

<sup>28</sup> Il s'agit de la future Goetheallee.

<sup>29</sup> Jens-Uwe Brinkmann, « 'Der gantzen Stadt ... » », art. cit., p. 321.

<sup>30</sup> *Ibid.*

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 317. Les cours publics de médecine se déroulaient désormais dans l'amphithéâtre du théâtre anatomique

<sup>32</sup> Johann Stephan Pütter, *Versuch*, op. cit., vol. 1, p. 209.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 210.

<sup>34</sup> *Ibid.*, vol. 2, p. 240-241.

<sup>35</sup> Jens-Uwe Brinkmann, « 'Der gantzen Stadt ... » », art. cit., p. 317 ; Johann Stephan Pütter, *Versuch*, op. cit., vol. 2, p. 213 et suiv. Les enseignements avaient lieu pour la plupart dans les maisons des professeurs.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 214 et suiv. ; Christian Freigang, « Architektur und Städtebau », art. cit., p. 782.

<sup>37</sup> Elle avait été démolie à cette occasion. Jens-Uwe Brinkmann, « 'Der gantzen Stadt ... » », art. cit., p. 324.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 323 ; Johann Stephan Pütter, *Versuch*, op. cit., vol. 2, p. 263-264.

des bâtiments qui existaient déjà, tantôt en faisant construire de nouveaux locaux. En dehors du quartier qui s'étendait autour de l'Église des Pauliniens et qui abritait le cœur du système académique, les institutions universitaires avaient commencer à occuper l'espace situé entre l'ancien mur d'enceinte et les remparts, jusqu'alors peu utilisé<sup>39</sup>.

Le deuxième ensemble de transformations porte sur l'infrastructure développée pour loger, nourrir et accueillir la nouvelle population drainée par l'université. Proposer un cadre de vie adapté aux besoins des étudiants, en particulier à ceux issus de l'aristocratie, et des professeurs, faisait partie des conditions de réussite de l'université. Du point de vue logistique d'abord, il fallut faire face dès 1734 à une population de 300 à 400 étudiants quand la ville ne comptait pour eux que 184 logements<sup>40</sup>. D'où la construction de 270 maisons entre 1734 et 1790<sup>41</sup>. Entre temps, le nombre d'étudiants avait augmenté : il s'élevait à 600 dans les années 1750-1760 (pour 50 enseignants), et approchait le millier en 1790. La ville de Göttingen comptait à présent 10°000 habitants<sup>42</sup>.

Ensuite, pour subvenir aux besoins matériels de cette population plus nombreuse, de nouveaux commerces et artisans vinrent s'installer à Göttingen : boulangers, tailleurs, cordonniers, perruquiers, etc. Dès 1735 une troisième brasserie fut ouverte dans la ville, puis une pharmacie universitaire en 1739 — car la pharmacie municipale ne suffisait plus<sup>43</sup>. De même, le marché fut déplacé à l'intérieur de la ville pour pouvoir s'agrandir. C'est à cette période que les premiers libraires firent leur apparition : Abraham Vandenhoeck en 1735, puis Johann Michael Fritsch, Elie Luzac, Victorinus Bossiegel, Johann Christian Dieterich, etc<sup>44</sup>.

Enfin, l'installation de l'université entraîna des évolutions d'ordre religieux. Alors que seul le culte luthérien était autorisé avant 1734, l'arrivée d'une population universitaire hétérogène sur le plan confessionnel obligea à la reconnaissance d'autres cultes. En 1746, George II autorisa par rescrit l'exercice privé de la religion romaine pour « les personnes de condition venues étudier dans la ville »<sup>45</sup>, puis, en 1747, il étendit ce droit à toutes les personnes de confession catholique sans distinction de classe<sup>46</sup>. Un an plus tard, le culte réformé se voyait à son tour autorisé. La reconnaissance de ces confessions se traduisit par l'attribution de lieux pour permettre aux fidèles de pratiquer leur culte : grâce à l'intervention de Haller, l'église réformée fut construite dès 1753<sup>47</sup> ; les catholiques, en revanche, durent attendre jusqu'en 1789 pour qu'une église soit construite<sup>48</sup>. Auparavant, ils célébraient leur culte dans une maison de la ville qui leur avait été affectée.

---

<sup>39</sup> Ernst Böhme, « Göttingen verändert sein Gesicht », art. cit. p. 435.

<sup>40</sup> Dietrich Denecke, *Göttingen. Materialien zur historischen Stadtgeographie und zur Stadtplanung. Erläuterungen zu Karten, Plänen und Diagramme*, Göttingen, Stadt Göttingen, 1979, p. 118 et p. 122.

<sup>41</sup> Christian Freigang, « Architektur und Städtebau », art. cit., p. 767 ; Johann Stephan Pütter, *Versuch*, op. cit., vol. 2, p. 9-10.

<sup>42</sup> Dietrich Denecke, *Göttingen*, op. cit., p. 118 ; Rudolf Vierhaus, « Göttingen vom Ende des Dreißigjährigen Krieges bis zur Zeit der Französischen Revolution und Napoleons », dans Ernst Böhme, Rudolf Vierhaus (dir.), *Göttingen*, op. cit., p. 19-44, ici p. 31-33.

<sup>43</sup> Jens-Uwe Brinkmann, « 'Der gantzen Stadt ... » », art. cit., p. 299-301.

<sup>44</sup> Voir Otto Fahlbusch, « Göttinger Buchdruckereien und Verleger bis in den Anfang des 19. Jahrhunderts », *Veröffentlichungen des Geschichtsvereins für Göttingen und Umgebung*, 4, 1941, 47-58 ; Elisabeth Willnat, *Johann Christian Dieterich. Ein Verlagsbuchhändler und Drucker in der Zeit der Aufklärung*, Frankfurt am Main, Buchhändler-Vereinigung, 1993, p. 12-16.

<sup>45</sup> Sabine Wehking, « Die Entwicklung der katholischen Gemeinde in Göttingen 1746-1866 », dans Ernst Böhme, Rudolf Vierhaus (dir.), *Göttingen op. cit.*, p. 587-598, ici p. 587.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 590.

<sup>47</sup> Konrad Hamann, « Geschichte der evangelischen Kirche in Göttingen (ca. 1650-1866) », dans Ernst Böhme, Rudolf Vierhaus (dir.), *Göttingen op. cit.*, p. 525-586, ici p. 540. Haller n'était pas étranger à ce processus. L'église fut construite en face de chez lui.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 597.

La dernière série de mesures liées à l'université et qui entraîna des répercussions sur l'aménagement de l'espace urbain a trait aux conditions de circulation à l'intérieur de la ville et avec l'extérieur. L'inscription de la ville dans un système d'échanges réguliers nécessitait l'installation d'un relais de poste. Après six ans de négociation, celui-ci fut installé en 1740 dans un bâtiment racheté par le gouvernement<sup>51</sup>. L'augmentation rapide du volume d'échanges obligea bientôt à agrandir ce relais : en 1770, le gouvernement fit l'acquisition des maisons attenantes à celui-ci, ce qui permit d'y installer une écurie et une remise pour ranger une diligence<sup>52</sup>. La communication avec les grandes villes allemandes et européennes s'en trouvait facilitée et accélérée.

Pour améliorer la circulation à l'intérieur même de la ville, une première tranche de travaux eut lieu dans les années 1730-1740. En 1732, on entreprit de paver les rues et de construire des trottoirs afin de faciliter la circulation des diligences et des passants<sup>53</sup>. Au cours de la même décennie, deux des quatre portes du mur d'enceinte intérieure furent détruites parce qu'elles constituaient un obstacle à la circulation. Les travaux les plus importants commencèrent plus tardivement, à la fin de la guerre de Sept ans (1756-1763), dans le contexte du démantèlement de la forteresse. À peine les troupes françaises avaient-elles quitté Göttingen en 1762 que le ministre à Hanovre avait demandé la démolition des fortifications, en raison précisément des risques d'occupation que le statut de ville fortifiée faisait planer sur la ville<sup>54</sup>. Dans la mesure où le coût du démantèlement total des fortifications était trop élevé, on conserva le rempart, qui fut transformé en lieu de promenade et de détente ; quatre cents tilleuls y furent plantés de 1764 à 1767<sup>55</sup>. La promenade sur les remparts devint rapidement un nouvel élément de la vie des professeurs et des étudiants<sup>56</sup>. Göttingen, sans pouvoir prétendre au statut de ville de représentation (par manque de moyens et par la priorité donnée aux aménagements de base), était en train de devenir une ville où il faisait bon séjourner.

Avec le démantèlement des fortifications, les portes de la ville devenaient inutiles. Surtout, elles gênaient la circulation<sup>57</sup>. L'élément décisif pour leur destruction fut vraisemblablement l'amélioration technique des voies de communication par la construction à partir de 1768 dans le royaume du Hanovre de la première chaussée qui traversait le territoire<sup>58</sup>. La destruction de la porte de Weender — la plus importante de la ville — advint en 1778 au moment de la construction de la chaussée vers le Nord, en direction de Hanovre<sup>59</sup>. La porte fortifiée fut remplacée par une porte en bois plus fine soutenue par deux colonnes décorées de lions. Lié à l'avancement de la chaussée, ce fut au tour de la porte de Groner à l'Ouest — la deuxième entrée la plus importante — d'être remplacée en 1784, puis à celle de Geismar au Sud en 1788<sup>60</sup>.

Enfin, à l'intérieur de la ville, le tracé de quelques rues fut modifié pour permettre de mieux relier les bâtiments universitaires entre eux : en 1764, on prolongea la Kurze Strasse à

---

<sup>51</sup> Christian Freigang, « Architektur und Städtebau », art. cit., p. 771-772.

<sup>52</sup> Jens-Uwe Brinkmann, « 'Der gantzen Stadt ...' », art. cit., p. 306-307. Il ne s'agissait pas de la poste impériale des Thurn & Taxis, car le Hanovre faisait partie des territoires qui avait refusé cette institution et développé son propre réseau postal, cf. Wolfgang Behringer, *Im Zeichen des Merkur: Reichspost und Kommunikationsrevolution in der Frühen Neuzeit*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht (Veröffentlichungen des Max-Planck-Instituts für Geschichte, 189), 2003. p. 224-225.

<sup>53</sup> Christian Freigang, « Architektur und Städtebau », art. cit., 770.

<sup>54</sup> Jens-Uwe Brinkmann, « 'Der gantzen Stadt ...' », art. cit., p. 260. Les troupes françaises avaient quitté Göttingen en août 1762.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 260-262.

<sup>56</sup> Ernst Böhme, « Göttingen verändert sein Gesicht », art. cit., p. 440.

<sup>57</sup> Christian Freigang, « Architektur und Städtebau », art. cit., p. 769.

<sup>58</sup> Jens-Uwe Brinkmann, « 'Der gantzen Stadt ...' », art. cit., p. 266-68.

<sup>59</sup> Ernst Böhme, « Göttingen verändert sein Gesicht », art. cit., p. 441-442.

<sup>60</sup> Jens-Uwe Brinkmann, « 'Der gantzen Stadt ...' », art. cit., p. 268-270. La porte Albani avait été détruite en 1777.

travers le jardin de la pharmacie de manière à ce qu'elle débouche directement dans la rue « Hinter den Rähmen »<sup>61</sup> ; la destruction tardive de la porte intérieure de Weender en 1770<sup>62</sup> permit de rectifier le tracé de la Weender Strasse et de la prolonger de telle sorte que la ville présente enfin un axe Nord-Sud en ligne droite. En 1787, la liaison entre la Rote Strasse et la Kurze Geismar Strasse fut prête : il était désormais possible d'aller de la nouvelle porte de Geismar à la Rote Strasse sans faire de détours<sup>63</sup>. L'accès à la maternité et à l'hôpital s'en trouvait facilité pour les professeurs, qui étaient à l'origine de ces demandes de transformation.

Pütter avait donc raison : en l'espace de 30 ans, Göttingen avait profondément changé d'apparence. Ce sont précisément ces mutations qui justifient l'intérêt du terrain allemand pour notre objet d'étude : le cas de Göttingen permet de décomposer toutes les étapes qu'implique la construction d'une ville savante dans un lieu qui n'y était a priori pas destiné. À cet égard, l'exemple de Göttingen montre de manière exemplaire comment concrètement et matériellement la constitution d'un espace de lecture joue sur l'aménagement de la ville. De fait, la ville s'est développée en fonction des besoins de l'université : elle s'y est adaptée. C'est le caractère quasiment artificiel de Göttingen qui en fait un observatoire unique.

Le plan développé par les fondateurs de l'université produisit ses effets. Les étudiants affluèrent vers Göttingen, mais aussi les visiteurs. En septembre 1778, note Pütter, la sœur du roi, princesse héréditaire et actuelle duchesse régnante de Brunswick, fit une halte d'une journée à Göttingen pour visiter la bibliothèque<sup>64</sup>. De même, le duc régnant de Saxe-Weimar et Eisenach, le prince de Anhalt-Schaumburg, etc., firent étape à Göttingen pour voir « la bibliothèque, le Musée, l'Observatoire, le jardin botanique », etc.<sup>65</sup> La bibliothèque était devenue la vitrine de l'université : on faisait le déplacement pour venir l'admirer. Dans une moindre mesure, évidemment, la bibliothèque était à Göttingen ce que la galerie des Offices était à Florence. La différence cependant restait entière : si l'on se rendait dans la capitale toscane pour admirer Palais, basiliques et chapelles et que l'on profitait de l'occasion pour visiter les bibliothèques, on faisait d'abord le voyage à Göttingen pour visiter la bibliothèque et à cette occasion, on découvrait les autres institutions de la ville.

Bien que la bibliothèque joua en quelque sorte le rôle d'appât pour la ville universitaire, elle ne constituait pas son unique atout : la fragmentation de l'université en instituts assurait la présence de celle-ci dans toute la ville. À côté de la bibliothèque, en effet, les fondateurs de l'université avaient développé d'autres collections rares et précieuses, conscients qu'ils étaient de l'attrait que celles-ci exerçaient sur un certain public : collection d'instruments anatomiques et chirurgicaux ; collection de plantes rares et venues du monde entier ; collection d'instruments astronomiques précieux (quadrants muraux, horloges astronomiques, pompe à air, machine à calculer de Leibniz) ; cabinet de curiosités<sup>66</sup>. Les collections exposées à Göttingen constituaient la part visible des réseaux développés par les membres de l'université : elles donnaient à voir leur étendue et leur efficacité. La force des fondateurs de ce complexe académique, en effet, c'est d'avoir su mettre en place des dispositifs qui leur ont permis simultanément d'assurer la croissance de l'ensemble — faire venir à Göttingen —, et de lui assurer une large visibilité — porter la réputation de Göttingen hors des murs de la ville. C'est cette double dynamique dont a profité la bibliothèque.

---

<sup>61</sup> *Ibid.*, p 289. Elle fut pavée en 1786.

<sup>62</sup> Ernst Böhme, « Göttingen verändert sein Gesicht », art. cit., p. 436.

<sup>63</sup> Johann Stephan Pütter, *Versuch*, op. cit., vol. 2, p. 10 note c.

<sup>64</sup> *Ibid.*, vol. 2, p. 15-16 note c

<sup>65</sup> *Ibid.*, vol. 2, p. 17

<sup>66</sup> *Ibid.*, vol. 1, p. 234-246; vol. 2, p. 213.

### **Bibliothèques et réseaux de librairie.**

La configuration, à un moment donné, des ressources utilisées par une bibliothèque pour se procurer des livres est le résultat d'une adéquation plus ou moins aboutie entre un projet intellectuel et un ensemble de contraintes matérielles, incluant la mesure des ressources financières, les capacités de la librairie locale, l'inégale distribution de l'information bibliographique, mais également les tarifs douaniers, l'état des routes ou les perturbations liées aux épisodes guerriers. Aussi l'extrême diversité des dispositifs mis en œuvre pour alimenter les bibliothèques européennes résiste-t-il à tout effort de typologie simple : bibliothèque institutionnelle *versus* collection privée, acquisition de nouveautés littéraires *versus* complément du fonds ancien, centralité *versus* périphérie. Bien des savants provinciaux se satisfont des ressources limitées des libraires locaux, s'en remettant aux bibliothèques de leurs amis pour compléter leurs lectures. Au contraire, l'étude des acteurs dont les prétentions intellectuelles dépassent les possibilités d'action de la librairie locale présente un intérêt heuristique évident. Cette configuration peut correspondre à celle de bibliothèques très spécialisées, partout en Europe<sup>69</sup>. Elle est également fréquente dans les périphéries de l'Europe savante, comme la France méridionale qui nous servira d'observatoire, ou dans des institutions qui développent une politique d'acquisition particulièrement exigeante, comme la bibliothèque universitaire de Göttingen.

Contrairement aux savants d'envergure moyenne qui constituent l'essentiel de leur bibliothèque à partir des ressources locales de Nîmes, d'Aix, de Montpellier ou d'Avignon, ceux dont la notoriété et la crédibilité intellectuelle reposent sur leur capacité à rester en prise avec l'actualité scientifique développent des réseaux capables d'atteindre les confins de l'Europe savante. La correspondance de Jean-François Séguier (1703-1784), antiquaire et naturaliste nîmois, met en évidence les canaux qui lui permettent de tenir à jour, aux marges du royaume, une bibliothèque constituée aux deux tiers d'ouvrages étrangers<sup>70</sup>. Ceux-ci sont de trois types : les libraires locaux (notamment le nîmois Gaude, de bonne réputation) qui lui procurent les produits de la librairie parisienne ; les libraires lyonnais (principalement les frères de Tournes et leurs successeurs, rencontrés à son retour de Vérone en 1756 et avec qui il fait affaire jusqu'à sa mort), auxquels il s'adresse pour obtenir les ouvrages de l'espace suisse et allemand, dans une moindre mesure d'autres pays ; enfin ses propres connaissances, correspondants et voyageurs, qu'il utilise dans les espaces mal ou non atteints par les libraires, Angleterre, Suède, Italie et Espagne.

Les relations entre Séguier et les frères de Tournes illustrent le poids des implantations géographiques, des habitudes commerciales et des aléas de la politique douanière dans l'achat de livres à usage privé. Les libraires lyonnais permettent à Séguier de s'approvisionner facilement dans le quart nord-est de l'Europe. Sur la centaine d'ouvrages identifiables d'après les factures, près de la moitié sont des éditions de l'espace germanique (29), des Provinces-

---

<sup>69</sup> À Florence, la bibliothèque du Musée de physique et d'histoire naturelle et celle du Musée des Offices ne peuvent se satisfaire des ressources des libraires florentins et mettent en place d'autres canaux d'approvisionnement. Voir Chapron, *Ad utilità pubblica*.

<sup>70</sup> Cette proportion s'explique en partie par le long séjour de Séguier à Vérone (1736-1755) : en 1760, près de 70 % des ouvrages de sa bibliothèque sont d'édition étrangère. Mais c'est encore le cas de plus de 60 % des ouvrages acquis après cette date. BMN, ms. 285, « Catalogue des livres de J. Fr. Séguier en 1760 et années suivantes ». Pour une analyse intellectuelle, Elio Mosele, *Un accademico francese del Settecento e la sua biblioteca : Jean-François Séguier, 1703-1784*, Vérone, Libreria universitaria editrice, 1981. Plus largement, Gabriel Audisio, François Pugnère (dir.), *Jean-François Séguier. Un Nîmois dans l'Europe des Lumières*, Aix-en-Provence, Edisud, 2005. Par comparaison, celle de l'avignonnais Esprit Calvet ne compte qu'une moitié de livres étrangers (Laurence Brockliss, *Calvet's Web : Enlightenment and the Republic of Letters in eighteenth-century France*, Oxford, University Press, 2002).

Unies (16) et de Suisse (4)<sup>71</sup>. Lointains descendants du Jean II de Tournes qui avait quitté Lyon pour Genève en 1585, les frères ont depuis 1726 une double implantation en France et à Genève, ce qui leur permet de passer facilement les commandes de Séguier auprès de Cramer à Genève, de Pott à Lausanne et de la Société typographique de Berne. Ils reçoivent chaque année des livres des foires de Pâques de Francfort et Leipzig, dont ils envoient la liste à Nîmes, et produisent régulièrement des catalogues communs aux deux localités, dans lesquels Séguier fait son choix. En revanche, ils éprouvent toutes les peines du monde à fournir à Séguier les ouvrages italiens qu'il demande. En cause, disent-ils, la malhonnêteté des Romains, « ces marauds de libraires », et l'obligation d'acheter comptant, qui « n'accourage pas à faire connoître leurs livres, par le peu de bénéfice qu'il y a à faire en les achetant »<sup>72</sup>. On mesure surtout, à ce propos, l'écart entre la pratique de l'assortiment (c'est-à-dire l'échange de livres de fonds entre libraires) et la possibilité de fournir ponctuellement un livre précis à un lecteur<sup>73</sup>. Quant à l'Espagne et à l'Angleterre, elles se trouvent pratiquement en dehors de la zone de chalandise des de Tournes. La première est un grand client des imprimés pieux des libraires lyonnais, mais les ventes s'y font généralement au comptant – pas d'échanges – et la librairie locale est difficile à pénétrer à distance – pas de catalogues, pas de ventes publiques. Dès lors, les commissions d'ouvrages espagnols sont très dépendantes d'un déplacement d'un membre de la famille ou d'un de leurs commis. Jacques de Tournes à Madrid en 1760, Etienne Piestre à Madrid puis à Barcelone en 1774 s'occupent ponctuellement de fournir à Séguier les ouvrages désirés. Certaines commandes de livres anglais, jugés trop coûteux et faute de correspondance sur place, sont également rejetées<sup>74</sup>.

Même dans les zones bien couvertes, les réseaux marchands ne sont pas à l'abri des brusques évolutions du régime douanier. En 1771, la décision du Conseil d'État d'établir des droits prohibitifs sur l'entrée et le transit des livres étrangers en France, plonge la librairie lyonnaise dans une crise que la modération des droits consentie ensuite par le pouvoir ne résoud que lentement et partiellement. « Je n'ai rien reçu d'Allemagne ni d'ailleurs depuis l'année passée », écrit encore Samuel de Tournes à Séguier en août 1775<sup>75</sup>. Dans cette première moitié des années 1770, la réticence des libraires français à faire venir des livres de l'étranger contraint le monde savant à imaginer de nouvelles voies, comme la commande directe aux libraires étrangers, voire des formes d'achat groupés<sup>76</sup>. C'est surtout dans l'espace non ou mal couvert par les libraires lyonnais que l'érudit nîmois est contraint d'inventer d'autres voies. Les acquisitions s'y font principalement grâce à des tiers, voyageurs de passage ou savants locaux en partance, qu'il charge de « commissions littéraires », achats de nouveautés et recherche de livres anciens. La correspondance de Séguier et les longues listes

<sup>71</sup> BMN, ms. 311-312. Cette géographie concorde, dans ses grandes lignes, avec l'offre de la librairie lyonnaise reconstituée par Roger Chartier (« Livre et espace : circuits commerciaux et géographie culturelle de la librairie lyonnaise au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Revue française d'histoire du livre*, nouv. série, 1, 1971, p. 77-108).

<sup>72</sup> BMN, ms. 311, fol. 78, de Tournes à Séguier, 23 janvier 1762 et ms. 312, fol. 104, Piestre pour de Tournes à Séguier, Lyon, 1<sup>er</sup> juin 1779.

<sup>73</sup> Les livres imprimés en Italie représentent, en 1776, 20 à 30 % de l'assortiment latin des frères de Tournes. G. Bonnant note malgré tout la restriction de l'assortiment en langue italienne, qui passe de 760 titres en 1733, à 580 en 1763 et à 146 en 1776 (« La librairie genevoise en Italie jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle », *Genava*, n.s., XV, 1967, p. 117-160, p. 135-136).

<sup>74</sup> BMN, ms. 311, fol. 64, de Tournes à Séguier, 21 juin 1757 et fol. 85, 29 octobre 1757.

<sup>75</sup> BMN, ms. 312, fol. 72, de Tournes, Lyon, 18 août 1775. De fait, les achats du Nîmois ne reprennent franchement qu'en 1777.

<sup>76</sup> Le médecin Amoureux suggère ainsi à Séguier de faire venir les livres de Leipzig « à frais communs, en associant même quelques amis pour leur part ; car nos libraires ne font rien venir immédiatement de l'étranger, à cause disent-ils des droits extraordinaires et du peu de débit » (BMN, ms. 136, fol. 63, Amoureux à Séguier, Montpellier, 17 octobre 1772).

de livres dont il munit les voyageurs en route pour Rome donnent une idée de l'importance de cette ressource sur des terrains où ses libraires habituels se révèlent peu efficaces<sup>77</sup>.

La vitesse à laquelle les savants méridionaux se procurent certaines parutions étrangères met finalement en évidence la diversité et l'efficacité différentielle de leurs réseaux. La manière dont la seconde *Mantissa plantarum* de Linné, parue à Stockholm en 1771, parvient dans les bibliothèques du quart sud-est du royaume est un bon observatoire de la manière dont les savants imaginent le cheminement d'un livre en arbitrant entre proche et lointain, grand saut et petits pas, commande chez un libraire et lettre à un ami. Le naturaliste lyonnais Claret de La Tourette s'adresse à un de ses amis à Dantzic (« les libraires françois ne faisant plus venir les imports des livres étrangers »), qui le fait venir de Leipzig<sup>78</sup>. Le botaniste Pierre Cusson de Montpellier le commande à Vienne mais, pressé, se résoud à faire copier ce qui l'intéresse sur l'exemplaire de La Tourette. Séguier a fait appel à Jean-Jacques Ferber, résident de Mitau en Courlande, qu'il a connu lors de son passage à Nîmes, mais avant que l'ouvrage ne lui parvienne, à la fin de l'année 1774, il en a déjà reçu un exemplaire par une autre voie. Il arrive certes que les savants méridionaux aient en commun certaines relations « utiles », mais ces réseaux de liens faibles sont le plus souvent complémentaires, et de ce fait objet d'une recension attentive et réciproque<sup>79</sup>. La disparition de certains savants peut ainsi mettre en péril toute une économie intellectuelle car si leurs livres peuvent être redistribués, les relations épistolaires et marchandes qu'ils entretenaient, elles, périclitent<sup>80</sup>.

La bibliothèque de Göttingen devait faire face au même handicap que Séguier concernant l'acquisition des livres, à savoir l'éloignement géographique. En 1734, aucun dispositif particulier n'avait été prévu pour permettre son approvisionnement. Pourtant, en 30 ans, le nombre de volumes réunis dans la bibliothèque avait été multiplié par 5 et en 60 ans, par 11.

La politique d'acquisition de la bibliothèque se divise en deux périodes principales, qui se découpent elles-mêmes en deux phases. La première période va de la fondation de la bibliothèque jusqu'en 1763, année de l'arrivée de Heyne à la bibliothèque ; la seconde couvre l'ensemble du règne de Heyne, c'est-à-dire les années 1763-1812. Dans les premières années, l'achat des livres était organisé depuis Hanovre. C'est le bibliothécaire Philipp August Schlüter qui, sous le contrôle de Münchhausen, était chargé des acquisitions. Schlüter avait travaillé précédemment à Hanovre pour la bibliothèque privée de Joachim Heinrich von Bülow (9°000 ouvrages), l'ancêtre de la bibliothèque de Göttingen. En 1712, Bülow avait pris à son service Schlüter et lui avait confié l'administration de sa bibliothèque ainsi que les relations avec les libraires. En raison des compétences de Schlüter, Bülow s'en était peu à peu entièrement remis à lui pour le choix des ouvrages. Schlüter était ainsi devenu responsable des acquisitions.

Après la mort de Bülow (1724), Schlüter avait continué à s'occuper de la bibliothèque du défunt. Lorsque la bibliothèque de Bülow avait été léguée à la bibliothèque universitaire de Göttingen, Münchhausen avait pris Schlüter à son service. Pour la bibliothèque universitaire, Schlüter ne faisait que reproduire les stratégies mises en œuvre auparavant pour la bibliothèque de Bülow. Il disposait déjà des relations avec les libraires allemands et hollandais qui lui faisaient parvenir les catalogues de livres nouveaux ainsi que ceux des

---

<sup>77</sup> Le « Mémoire pour l'Italie et Mr de Berriac » (BMN, ms. 147, fol. 267) est en réalité une liste de titres remise à Roudil de Berriac, receveur des recettes du diocèse de Carcassonne qui voyage en Italie en 1772-1773. Pour une étude, depuis Rome, de ces formes de médiation savante, Gilles Montègre, *La Rome des Français au temps des Lumières*, Rome, Ecole française de Rome, 2011, p. 305-316.

<sup>78</sup> BMN, ms. 94, fol. 201, Cusson à Séguier, Montpellier, 9 juin 1773.

<sup>79</sup> Dès que Calvet est agrégé à l'académie de Lucques, le marquis de Pérussis s'adresse à lui pour obtenir la suite de l'œuvre historique de Muratori.

<sup>80</sup> Ainsi à Montpellier, « on n'a rien fait venir [de Leipzig] depuis la mort de M<sup>r</sup> de Sauvages » (BMN, ms. 94, f° 164, Cusson à Séguier, Montpellier, 27 novembre 1776).

bibliothèques privées mises en vente<sup>81</sup>. Au cours des premières années de la bibliothèque de Göttingen, la politique d'acquisition visait essentiellement à compléter le fonds ancien.

Les premiers livres que Schlüter fit entrer à Göttingen avaient été achetés par le biais de vente de bibliothèques privées qui se déroulaient à Hanovre ou dans d'autres villes allemandes<sup>82</sup>. L'acquisition des livres étrangers se faisait par la Hollande, comme du temps de Bülow. À la fin des années 1740, le nombre de livres étrangers en provenance d'Angleterre se mit à augmenter (du fait des liens dynastiques entre le Hanovre et l'Angleterre), jusqu'à dépasser celui des ouvrages achetés en Hollande. Le libraire attitré de la bibliothèque à Londres était Thomas Osborne<sup>83</sup>. Le principe qui gouvernait la politique d'acquisition de la bibliothèque pendant ses premières années était celui de la continuité : les modalités d'acquisition de la bibliothèque ne se distinguaient pas de celles d'un particulier.

De ce point de vue, les années 1750 marquent un tournant : à partir de 1753, Münchhausen mit à disposition de la bibliothèque les services diplomatiques de Georges II. Désormais la bibliothèque mobilisait des circuits spécifiques, propres à son statut<sup>84</sup>. À partir de ce moment, les acquisitions à Göttingen prirent une tournure davantage européenne. Ainsi, le conseiller d'Ambassade Best à Hambourg veillait aux achats en provenance de l'Espagne et du Portugal, tandis que le secrétaire d'Ambassade Mühl couvrait la zone Sud, à savoir le marché du livre italien et viennois<sup>85</sup>. Preuve de la place particulière qu'occupait la bibliothèque au sein du réseau académique, son budget ne fut jamais fixé, ce qui signifie qu'il n'était ni limité ni contrôlé. C'était Münchhausen qui en décidait<sup>86</sup>.

La période qui s'ouvre avec l'arrivée de Heyne à la tête de la bibliothèque en 1763 et qui va jusqu'à sa mort en 1812 est marquée par de nouvelles transformations<sup>88</sup>. Ici encore, il faut distinguer deux phases, la première allant de 1763 jusqu'à la mort de Münchhausen en 1770, et la seconde commençant dès janvier 1771. Au cours des premières années, Heyne œuvra avec beaucoup de diplomatie pour faire basculer le pouvoir de décision de Hanovre vers Göttingen<sup>89</sup>. Conjointement aux efforts qu'il déployait sur ce front, Heyne travailla dès le début à étendre les réseaux d'approvisionnement de la bibliothèque. Parallèlement aux services diplomatiques, il mit toute son énergie pour renforcer les liens avec les libraires locaux et nouer des relations directes avec des libraires européens. Ainsi en 1768 déjà, parmi les 1°400 titres entrés à la bibliothèque, 516 avaient été achetés par l'intermédiaire des 4 libraires de la ville — Vandenhoeck, Dietrich, Barmer et Kubler. Ceux-ci étaient chargés de couvrir la zone éditoriale allemande, mais aussi anglaise (50 titres), italienne (19) et française (104). Par ailleurs, 328 titres avaient été envoyés de Vienne, d'Angleterre, des Pays-Bas, d'Italie et de Suisse, du fait certainement de l'intervention des services diplomatiques, mais aussi du développement de liens avec des libraires<sup>90</sup>. Peu à peu, l'entrée du livre en

---

<sup>81</sup> Hans-Gunther Seraphim, *Joachim Heinrich von Bülow und seine Bibliothek*, Göttingen, Vorarbeiten zur Geschichte der Göttingen Universität und Bibliothek (vol. 6), 1929.

<sup>82</sup> Alfred Hessel, « Von der Gründung bis zur Heynes Tod », dans Karl Julius Hartmann, Hans Füchsel (dir.), *Geschichte der Göttinger Universitätsbibliothek*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1937, p. 31.

<sup>83</sup> *Ibid.* Sur place à Göttingen, les acquisitions se faisaient par l'intermédiaire du libraire-imprimeur hollandais Vandenhoeck. Le bibliothécaire à Göttingen, le philologue Johann Matthias Gesner, n'avait pas son mot à dire. Il était réduit au rôle d'exécutant.

<sup>84</sup> Voir note 16.

<sup>85</sup> Alfred Hessel, « Von der Gründung bis zur Heynes Tod », art. cit., p. 31-32.32.

<sup>86</sup> H. L. Heeren, *Christian Gottlob Heyne biographisch dargestellt*, Göttingen, Friedrich Röwer, 1813, p. 297.

<sup>88</sup> Schlüter et Gesner étaient tous deux morts en 1761.

<sup>89</sup> En témoigne la correspondance entre Münchhausen et Heyne (seules les lettres de Münchhausen ont été conservées), Niedersächsische Staats- und Universitätsbibliothek Göttingen, Codex Mss Heyne, 121-122.

<sup>90</sup> Ces résultats se fondent sur une étude du registre d'acquisition pour l'année 1768 (Niedersächsische Staats- und Universitätsbibliothek Göttingen, Bibl. Archiv A, Manual 1768). 409 titres provenaient de la vente de 14 bibliothèques privées, 55 étaient issus de dons, et 85 avaient été envoyés de Hanovre sans autre précision quant à leur origine.

provenance de terres éloignées se faisait plus régulière. Autre innovation qui caractérise cette période, la bibliothèque se mit à s'approvisionner à la foire de Leipzig, le grand marché européen du livre. Vandenhoeck et Dieterich jouaient les rôles d'intermédiaires entre la bibliothèque et les libraires qui fréquentaient la foire<sup>93</sup>.

La mort de Münchhausen laissa à Heyne davantage de liberté. Il en profita pour mettre en place une politique d'acquisition extrêmement volontaire et résolument tournée vers les libraires. En 1788, plus de la moitié des titres avaient été achetés par l'intermédiaire de libraires (1027 titres sur un total de 1943). Quatre libraires jouaient un rôle central : Vandenhoeck et Dieterich d'abord, qui fournirent conjointement 525 ouvrages à la bibliothèque, soit plus d'un quart. Il s'agissait essentiellement d'ouvrages en langue allemande que Vandenhoeck et Dieterich s'étaient procurés directement auprès d'autres libraires ou sur les foires<sup>95</sup>. Ensuite, la firme strasbourgeoise Bauer et Treuttel qui, depuis 1774, était devenue le principal fournisseur de la bibliothèque dans le domaine du livre français. En 1788, elle fournit 300 ouvrages à la bibliothèque. La rapidité avec laquelle ces libraires se procuraient les livres avait convaincu Heyne et, jusqu'en 1812, ils fournirent en moyenne à la bibliothèque 200 ouvrages par an, soit 10% des acquisitions totales de l'institution. Enfin, le libraire vénitien Schweiger, dont l'importance alla croissante au cours des années 1780 : en 1788, il vendit 202 ouvrages à la bibliothèque. Globalement, au cours du dernier tiers du siècle, la place du livre européen au sein de la bibliothèque ne cessa d'augmenter, jusqu'à représenter un tiers des acquisitions à la veille de la Révolution. En 1788 toujours, à côté des 565 livres achetés en France et en Italie, 102 ouvrages provenaient d'Espagne, 58 d'Angleterre, 28 d'Écosse, 25 de Suède, 10 de Suisse, et 7 de Pologne.

On mesure le chemin parcouru depuis la fondation du réseau : d'une pratique d'acquisition qui ne se distinguait pas de celle d'un particulier et qui était orientée vers le Saint-Empire et les Pays-Bas, la bibliothèque a participé à la mise en place d'un réseau du livre extrêmement bien organisé et qui prenait appui sur des libraires européens. L'intensification des relations avec les libraires fut source de croissance pour la bibliothèque, qui s'enrichit en moyenne de 2°000 volumes par an à partir de 1770. Autre nouveauté, la période qui s'ouvre avec l'arrivée de Heyne est marquée, du point de vue du profil des acquisitions, par le déplacement du livre ancien vers le livre récent. En 1768 déjà, 60% des titres achetés avaient été publiés entre 1765 et 1768 (dont au moins 19% en 1768), pour 30% de livres anciens<sup>96</sup>. Cette tendance favorable au livre récent ne fit qu'augmenter au cours du siècle, avec l'amélioration de la qualité du réseau de libraires.

Cette présence du livre contemporain européen était la marque de la modernité de la bibliothèque de Göttingen : pour se faire une place parmi les bibliothèques prestigieuses et qui avaient plusieurs siècles de tradition derrière elles, elle n'avait que cette possibilité. Les contemporains ne s'y étaient pas trompés, comme l'illustre le témoignage de ce voyageur français en 1792 :

« La bibliothèque de Göttingen ne possède ni autant de manuscrits ni autant de livres anciens et rares que celle de Paris : cependant si je devais écrire des livres qui exigent de l'érudition, je préférerais les écrire à Göttingen plutôt que dans n'importe quel autre lieu. On trouve dans cette bibliothèque presque toutes les œuvres de toutes les nations qui sont parues chez elles et qui paraissent encore ; car un professeur doit seulement faire savoir à la

---

<sup>93</sup> En 1768, parmi les 516 titres achetés par l'intermédiaire des libraires locaux, 115 provenaient de la foire de Leipzig.

<sup>95</sup> Parmi les 429 ouvrages vendus par Dieterich à la bibliothèque, 400 provenaient de la foire de Leipzig.

<sup>96</sup> Le « au moins » ici se rapporte au fait que n'ont été pris en compte dans ces 19% que les ouvrages dont l'on connaissait avec exactitude l'année de parution. Ainsi, les 246 ouvrages répertoriés dans le registre à l'intérieur des rubriques « Nova et continuationes » n'ont pas été comptés.

bibliothèque qu'un livre ou un autre est paru et que son acquisition serait utile à la bibliothèque, pour qu'il soit tout de suite acheté, égal le pays [d'où il vient] et la langue dans lequel il soit écrit. »<sup>97</sup>

Au-delà de la bibliothèque, Göttingen, par les moyens mis en œuvre, était devenue un centre de redistribution du livre. Les savants et les institutions n'hésitaient pas à s'adresser à Heyne pour se procurer des livres par l'intermédiaire de ses réseaux. À l'arrivée de chaque livraison, Heyne établissait des listes qui répertoriaient les livres destinés à la bibliothèque d'une part et d'autre part, ceux que des particuliers lui avaient commandés. Parmi eux, des professeurs de l'université, mais aussi des membres du ministère à Hanovre, et enfin, sous l'étiquette « divers », des particuliers que seule la correspondance de Heyne permettrait d'identifier. D'une ville anodine et isolée du Saint-Empire, Göttingen était devenue une plate-forme connue et reconnue du livre européen dans la République des Lettres.

La politique de Heyne n'avait pas pour unique but de cumuler sur place les livres, mais de signaler à la communauté savante l'efficacité des réseaux mis en place par la bibliothèque avec des pays éloignés. Autrement dit, la bibliothèque de Göttingen n'avait pas été seulement conçue pour satisfaire les besoins d'un public local, mais plus largement pour attirer les regards des publics allemand et européen vers Göttingen. Quels moyens la bibliothèque a-t-elle mobilisés pour faire connaître ses collections en dehors du cercle des professeurs et des étudiants qui la fréquentaient ? Plus généralement : comment faire connaître une bibliothèque au-delà de l'échelle de la ville ?

### **La bibliothèque hors les murs**

Le rayonnement d'une bibliothèque conduit plus largement à s'interroger sur les dispositifs mis en place par celle-ci pour faciliter l'usage à distance de sa collection. Le fonctionnement de ces dispositifs dessine des territoires dont le mode d'organisation importe autant que les frontières.

La première modalité de cette « délocalisation » de la bibliothèque est le prêt de livres. Les registres conservés pour le XVIII<sup>e</sup> siècle par certaines bibliothèques (bibliothèque ducale de Wolfenbüttel, bibliothèque royale de Paris) ne sont paradoxalement pas les sources les plus appropriées pour étudier le phénomène, car l'origine géographique du lecteur n'y figure pas<sup>99</sup>. Les correspondances savantes permettent de saisir plus précisément l'espace et les modalités de la circulation privée des livres. La communication des livres est un principe élémentaire de la civilité de la République des Lettres, dont les savants font volontiers vitrine. En plus d'être une nécessité matérielle dans un contexte de ressources rares, elle est constitutive d'un milieu savant qui place l'échange au cœur de son éthique, qui se pense comme une « communauté d'obligations »<sup>100</sup>. « Disposés de ce livre comme des vôtres, écrit Calvet à Séguier en juin 1765, tous ceux de ma petite bibliothèque vous font le même compliment »<sup>101</sup>. En pratique, la circulation des livres s'effectue à l'intérieur d'un périmètre relativement limité. À une époque

---

<sup>97</sup> *Gazette littéraire de Berlin ou le Conservateur*, Berlin, 1792, vol. 12. Cité d'après *Italien und Deutschland in rücksicht auf Sitten, Gebräuche, Litteratur und Kunst. Eine Zeitschrift*, Berlin, Im Verlag der Königlichen Preussischen Akademischen Kunst- und Buchhandlung, 1793, p. 28-29.

<sup>99</sup> Mechtild Raabe, *Leser und Lektüre vom 17. Zum 19. Jahrhundert. Die Ausleihbücher der Herzog August Bibliothek Wolfenbüttel 1664-1809*, Munich, K. G. Saur, 1998, Teil C, p. 1185. Voir Christine Maria Grafinger, *Die Ausleihe vatikanischer Handschriften und Druckwerke (1563-1700)*, Vatican, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1993.

<sup>100</sup> Ann Goldgar, *Impolite learning. Conduct and Community in the Republic of Letters, 1680-1750*, New Haven & Londres, Yale University Press, 1995.

<sup>101</sup> BMN, ms. 140, fol. 43-44, Avignon, 17 juin 1765, à propos des *Fortuita* de Tollius. « Disposés de moi en tout et partout. Vous voyés que je suis humain et que j'aime à communiquer aux amis tout ce qui peut leur être utile », lui répond Séguier l'année suivante (Bibliothèque Ceccano, Avignon (désormais BMA), ms. 2364, fol. 89, 1<sup>er</sup> mars 1766).

où tout déplacement est coûteux, où tout envoi comporte une part de risque, le critère de l'éloignement est forcément important. Le prêt à des voyageurs ou à des savants plus lointains suppose un arbitrage délicat entre le risque encouru et la qualité sociale de l'emprunteur : Séguier prête l'*Historia naturalis Regni Poloniae* de Rzeczynski au comte de Borch lors de son second passage à Nîmes, mais ce dernier égare le volume pendant son voyage et doit le recommander à Leipzig. À partir d'une certaine distance, dès Lyon et *a fortiori* à Paris ou à Rome, le prêt est remplacé par une autre manière de consulter les livres : la copie manuscrite effectuée sur place par le correspondant ou par un copiste stipendié.

L'espace que dessine la communication privée des livres est pensé comme une sorte de « bibliothèque sans murs », à l'intérieur de laquelle les correspondances permettent d'actualiser la connaissance des ressources des uns et des autres. Lorsque Calvet laisse entendre qu'il pourrait acheter des ouvrages de botanique illustrés comme ceux de Wagner ou de Blackwell, Séguier lui recommande d'en avertir ses amis, « afin qu'on puisse y recourir au besoin »<sup>102</sup>. Certains ouvrages rares ou périodiques étrangers sont bien localisés : on sait que les *Antiquités de Bénévent* sont chez l'abbé de Sauvages, que l'ouvrage sur les découvertes d'Herculanum et de Pompéi est chez Calvet, que les jésuites marseillais reçoivent les *Philosophical Transactions*. Séguier tient « une note des livres utiles qui sont ici chers differens particuliers », auxquels il peut avoir recours, et l'idée d'une répartition des achats affleure même chez certains de ses correspondants<sup>103</sup>.

Les réflexions récentes de l'anthropologie économique ou de l'histoire du crédit illustrent combien la question de la construction d'un lien de confiance est centrale dans un monde d'échanges privé de tout système de régulation institutionnelle<sup>104</sup>. Dans un milieu maillé par les correspondances et les fréquentations interpersonnelles, l'incertitude concerne en général moins le retour du livre que la durée de son absence, laissée à l'appréciation de l'emprunteur. Même s'ils promettent de renvoyer le volume sous huitaine ou sous quinzaine, le délai tacitement « acceptable » peut aller jusqu'à dix-huit mois, en fonction de la combinaison de différents facteurs (distance géographique, utilité relative du livre pour chacun des deux savants). Cette incertitude n'est que partiellement comblée par les outils graphiques qui permettent de garder la mémoire des livres prêtés. Séguier en prend note sur le coin des lettres, sur son carnet de visiteurs ou sur un feuillet à part, sur le modèle des registres des bibliothèques<sup>105</sup>. Il est moins fréquent de voir les emprunteurs produire des écritures probatoires : c'est le cas du baron de Faugères, amateur d'ornithologie, qui signe à Séguier des reconnaissances pour les livres envoyés « comme je fais à tous ceux qui ont la bonté de me prêter des livres rares », ou du baron de Flaugergues, conseiller à la Cour des comptes, aides et finances de Montpellier, qui produit une description du livre reçu – le *De notis Romanorum* de Sertorius Ursatus – et de ses défauts physiques, afin qu'ils ne puissent pas lui être reprochés par Séguier lors de la restitution<sup>106</sup>. L'importation dans le monde savant, par les élites sociales bibliophiles, de pratiques d'écriture probatoire plutôt liées à des transactions matérielles ou boutiquières, marque un réel décalage par rapport aux règles tacites du monde savant.

La publication d'un catalogue est un second moyen de délocaliser la connaissance de la bibliothèque. Engagé dans les Provinces-Unies depuis la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, le phénomène

---

<sup>102</sup> BMA, ms. 2364, fol. 29 : Séguier à Calvet, Nîmes, 23 septembre 1762.

<sup>103</sup> BnF, NAF 6571, fol. 195-196 : Séguier à Amoureux, Nîmes, 22 septembre 1778.

<sup>104</sup> Laurence Fontaine, *L'économie morale : pauvreté, crédit et confiance dans l'Europe préindustrielle*, Paris, Gallimard, 2008.

<sup>105</sup> BMN, ms. 136, fol. 69 bis : « Livres envoyés a Mons.r L'Amoureux médecin a Montpellier, le 28 Xbre 1772 [...] rendus »).

<sup>106</sup> BMN, ms. 94, fol. 46-47, Faugères à Séguier, Montpellier, 8 mars 1773. BMN, ms. 143, fol. 87, Flaugergues à Séguier, Viviers, 7 juin 1782.

se développe partout en Europe à partir des années 1740<sup>107</sup>. La dimension utilitaire du catalogue, soulignée dès l'origine dans les préfaces ou la réflexion théorique, se renforce à partir du début du XVIII<sup>e</sup> siècle avec la multiplication des bibliothèques publiques. Le catalogue imprimé devient un élément qui, comme les horaires d'ouverture ou le règlement, fait partie de la définition de la bibliothèque publique et en augmente le caractère public. L'idée qui s'impose est que le catalogue pourra être utilisé par le lecteur pour préparer, depuis chez lui, le travail qu'il aura à faire dans la bibliothèque, afin de ne pas perdre de temps sur place<sup>108</sup>. Plus souvent encore que sur leur utilité locale, préfaces et comptes rendus insistent sur la possibilité de travail à distance ouverte par ce genre d'instrument. Les *Mémoires de Trévoux* soulignent ainsi que la publication du catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Gotha, en 1714, a « rendu un service considérable à la République Littéraire, apprenant aux Éditeurs où se trouvent d'anciens exemplaires ».

On ne peut s'interroger sur l'incidence réelle de ces nouveaux instruments et sur la manière dont ils ont pu modifier les conditions du travail intellectuel dans l'Europe du XVIII<sup>e</sup> siècle sans examiner précisément les modalités de leur diffusion. En deçà des dynamiques propres des marchés du livre, il est évident que la manière dont la diffusion des catalogues a été pensée, en amont, par les bibliothécaires ou leurs autorités, pèse sur les conditions de leur circulation. Le tirage, le prix, le mode de commercialisation correspondent à des manières différentes de penser l'espace savant et le public « naturel » de l'institution, lecteur ou non-lecteur.

La distribution de certains catalogues est d'emblée organisée en fonction d'une circulation internationale. C'est le cas de celui de la Bibliothèque royale de Paris dont l'entreprise de publication, lancée en 1735, répond à des exigences à la fois administratives, savantes et politiques : attester dans toute l'Europe l'« éclat » et l'« immensité » de la bibliothèque de Sa Majesté. Les dix volumes du catalogue paraissent successivement à partir de 1739. Ils sont tirés à 400 exemplaires dont 100 seront remis à Maurepas, secrétaire d'État à la Maison du Roi, « pour en faire les présents nécessaires », et 300 sont destinés à être vendus par l'imprimeur Anisson, « soit à Paris ou dans le pays étranger », au prix de 24 l.t. le volume<sup>109</sup>.

La dimension politique de cette publication est manifestée par la liste des exemplaires envoyés en cadeau aux puissances européennes et à quelques savants prestigieux (carte)<sup>110</sup>. L'espace politique européen, pensé concentriquement (Papauté et Empire, royaumes d'Espagne et d'Angleterre, puis de Portugal, de Naples, de Sardaigne et de Pologne), est élargi entre mai 1740 et mai 1742 à la Russie, au Danemark, à la Valachie et à la Suède, « à titre, suggère Bignon pour les deux premiers, de princes favorisans les sciences »<sup>111</sup>. Cet envoi qui manifeste le prestige de la monarchie française est une opération délicate, qui suppose un peu de diplomatie. Les lettres d'accompagnement rédigées par Bignon sont ainsi revues par Maurepas qui suggère parfois au bibliothécaire d'adopter un ton plus mesuré : « Quoy que le catalogue soit un ouvrage considérable et qui sera reçu avec plaisir, il semble qu'on ne doive

---

<sup>107</sup> Archer Taylor, *Book Catalogues. Their Varieties and Uses*, New York, F. Beil, 1987 (1<sup>ère</sup> éd. 1957). Paul Raabe, « Bibliothekskataloge als buchgeschichtliche Quellen. Bemerkungen über gedruckte Kataloge öffentlicher Bibliotheken in der frühen Neuzeit », in Reinhard Wittmann, *Bücherkataloge als Buchgeschichtliche Quellen in der frühen Neuzeit*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1984, p. 275-297. Alfredo Serrai, *Storia della bibliografia*, Rome, Bulzoni, 1993 et suiv., notamment volumes IV, V et VII.

<sup>108</sup> *Catalogue des livres de la Bibliothèque publique fondée par M. Prousteau...*, Paris, P.-T. Barrois, 1777.

<sup>109</sup> BnF, Arch. adm., 64, fol. 26-27, Bignon neveu à Bignon, Paris, 13 mai 1737.

<sup>110</sup> Les archives de la Bibliothèque contiennent plusieurs états de la liste, dont *ibid.*, fol. 44 (24 mai 1740) ou fol. 29-30 (*post* 15 janvier 1741).

<sup>111</sup> BnF, Arch. adm., 43, fol. 38, lettre de Bignon à Maurepas, s.d. (copie), concédant que « si c'est par des raisons d'Etat que je n'y vois pas les noms de quelques têtes couronnées, ce sont des secrets dans lesquels il ne m'appartient pas d'entrer ».

pas trop le faire valoir, surtout à des Princes dont la plupart ont contribué à l'augmentation de la Bibliothèque de Sa Majesté »<sup>112</sup>. Une telle diffusion dans les cours est également pensée comme une opération commerciale, car il y a lieu de penser « qu'étant ainsy annoncé et connu on en tirera un plus grand nombre des païs étrangers »<sup>113</sup>. S'y ajoutent sept « grands savants » également pensés comme des courroies de transmission : Hans Sloane, président de la Royal Society jusqu'en 1741, son successeur Martin Folkes, le philologue Johann Christian Wolf de Marbourg, le philologue Pieter Burmann de Leyde, Anders Celsius, secrétaire de la Société royale des sciences d'Uppsala, l'abbé Conti à Venise et le cardinal Passionei à Rome<sup>114</sup>.

La manière dont est pensée la diffusion marchande du catalogue résulte d'un équilibre entre les impératifs financiers de l'entreprise, la préfiguration de son public et la représentation de l'espace de la librairie européenne. L'espace social visé est, implicitement, celui des savants européens et des belles bibliothèques de l'élite sociale. La décision de fixer le tirage à 400 exemplaires, après avoir écarté une hypothèse haute à 1025 exemplaires, s'appuie sur le précédent de la *Bibliotheca bibliothecorum* de Montfaucon, dont le libraire Briasson a déjà vendu 600 exemplaires ; quant au prix, il respecte les règles tacites de la librairie (qui l'établit au double du coût unitaire de l'ouvrage) et les capacités financières des gens de lettres. Dans ces conditions, les mémoires de 1737 livrent la représentation, par les bibliothécaires, de ce que pourrait être l'espace européen de la vente du catalogue, dans les deux hypothèses de tirage. Leurs modélisations distinguent les pays à tête de pont unique (Rome pour la péninsule italienne, Londres pour l'Angleterre, Madrid pour l'Espagne) et les pays multipolaires (Allemagne et Suisse, Provinces-Unies, Pays-Bas, France). La distribution vers des espaces plus lointains est sans doute pensée comme un coup en deux temps à partir de cette première répartition<sup>115</sup>.

À l'extrême inverse des catalogues pensés en fonction d'une large diffusion internationale, se trouve le cas des catalogues de bibliophiles, imprimés à un petit nombre d'exemplaires (parfois moins de vingt) et distribués à un cercle étroit d'amis. Le catalogue fonctionne dans ce cas comme un signal de reconnaissance à l'intérieur du « champ du livre rare » qui se constitue au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. La diffusion du catalogue de la bibliothèque du marquis de Cambis-Velleron, bien documentée par les archives familiales, dessine ainsi une « communauté d'interprétation » choisie, auprès de laquelle le marquis avignonnais se préoccupe plus de défendre sa conception de l'érudition des anti-Lumières que de fournir un instrument d'accès à la bibliothèque à d'éventuels lecteurs<sup>116</sup>. Le marquis fait paraître en 1770 le catalogue raisonné des cent cinquante-et-un manuscrits les plus rares et les plus intéressants de sa collection. Les 70 exemplaires tirés par le libraire Chambeau ne sont pas proposés à la vente mais distribués directement par le marquis. Entre septembre 1770 et mars 1772, il en adresse ainsi une quarantaine autour de lui<sup>117</sup>. Cette diffusion limitée est un choix raisonné : c'est celui de la distinction (« la rareté en fera un jour le mérite », écrit-il au marquis de Massilian<sup>118</sup>), de la prudence (la diffusion domestique lui permet de ne pas passer sous les

---

<sup>112</sup> BnF, Arch. adm., 64, fol. 60, Maurepas à Bignon, Compiègne, 18 août 1740.

<sup>113</sup> *Ibid.*, fol. 46, Maurepas à Bignon, Versailles, 28 mai 1740.

<sup>114</sup> Burmann est emplacé après sa mort en 1741 par le comte Friedrich Thoms, qui a racheté les premiers volumes du catalogue à ses héritiers.

<sup>115</sup> BnF, Arch. adm. 107, fol. 3 et 7, partiellement publié par Alfredo Serrai, *Storia della bibliografia*. VII. *Storia e critica della catalogazione bibliografica*, Rome, Bulzoni, p. 448-449n.

<sup>116</sup> *Catalogue raisonné des principaux manuscrits du cabinet de M. Joseph-Louis Dominique de Cambis, marquis de Velleron*, Avignon, Louis Chambeau, 1770, 2 parties en un vol. in-4°.

<sup>117</sup> BMA, ms. 3472, fol. 16.

<sup>118</sup> *Ibid.*, fol. 21, Cambis à Massilian, s.d. (minute).

fourches caudines de la censure<sup>119</sup>), du refus de frayer sur les bancs des libraires avec le tout-venant de la production de son siècle.

Les premiers destinataires sont des gens de son monde : anciens militaires ou parlementaires issus des grandes familles provençales et languedociennes, férus d'histoire, d'antiquités, de manuscrits et d'inscriptions, comme le marquis de Massilian, le marquis de Calvière à Vézenobres, le marquis de Méjanès, le comte de la Bâtie, le marquis de Pérussis et le marquis de Brantes à Avignon, le président d'Orbessan à Toulouse, l'abbé de Sade à Saumane. Le marquis de Cambis adresse en second lieu son catalogue aux autorités ecclésiastiques locales, ainsi qu'à l'archevêque de Paris et au cardinal de Bernis à Rome, autant par connivence idéologique que par crainte d'être inquiété pour certaines présentations théologiques un peu hasardeuses. Le troisième cercle est celui des savants locaux, certains directement connus de Cambis, d'autres recommandés par la noblesse locale autour de laquelle ils gravitent. Hors de la France méridionale, les envois sont rares. Cambis ne se désintéresse malgré tout pas d'une certaine publicité, puisqu'il en adresse un exemplaire à la Bibliothèque royale et à quelques périodiques (le *Journal des sciences et des beaux-arts* de l'abbé Aubert, le *Journal des savants*). La diffusion du catalogue est donc pensée de manière à favoriser une connaissance limitée de la bibliothèque, dans des cercles locaux d'interconnaissance et de recommandation d'une part, à travers des filtres choisis d'autre part<sup>120</sup>.

Entre l'espace de la communauté d'interprétation, étroit et personnifié, et celui de l'instrument politique au service de la gloire royale, large et neutre, certains catalogues obéissent à une troisième logique de diffusion. L'espace de circulation du catalogue de la Laurentienne de Florence, paru en 11 volumes entre 1764 et 1793, est ainsi principalement taillé à partir des réseaux personnels du bibliothécaire, Angelo Maria Bandini. Chaque volume est tiré à 525 exemplaires et coûte 2 sequins florentins, soit environ 23 l.t., ce qui en fait un des catalogues les plus chers du marché – aussi cher que celui de la Bibliothèque royale de Paris. Pour le premier volume paru en 1764, Bandini traite d'abord avec des libraires pour la quasi-totalité du tirage (509 exemplaires). Le bibliothécaire laisse aux libraires tout le soin de diffuser son ouvrage hors d'Italie, puisqu'une douzaine d'exemplaires seulement sont confiés à des libraires étrangers, à Vienne et à Leyde. Cette collaboration échoue rapidement. Les libraires se plaignent des difficultés qu'ils ont à écouler l'ouvrage, lui demandent de reprendre les invendus et refusent d'en prendre la suite. À partir du tome II, Bandini décide de reprendre la main sur la diffusion de l'ouvrage – il en conserve désormais les volumes dans une pièce du rez-de-chaussée de sa maison et fait revenir les exemplaires du tome I de Venise, de Gênes et de Turin pour reconstituer des séries complètes. Pour chaque nouveau tome ensuite, il traite encore avec les libraires pour un nombre limité d'exemplaires, mais gère désormais lui-même une grande partie de la vente.

Cette entreprise s'appuie sur un instrument graphique original, le répertoire de « toutes les personnes qui tiennent bibliothèque et sont capables de prendre le catalogue de la bibliothèque Laurentienne »<sup>121</sup>. Ce carnet à onglets, riche de 780 mentions (soit 577 noms différents) est un véritable instrument de travail, comme le montrent les ratures et le

---

<sup>119</sup> *Ibid.*, fol. 121, Cambis à Saint-Simon, Avignon, 15 janvier 1771 (minute) : « d'ailleurs je n'ay dressé ce catalogue que pour moi seul, ainsi cela m'a empêché de l'abandonner aux censeurs ».

<sup>120</sup> La dernière édition de la *Bibliothèque historique* publiée juste avant la mort de Fevret de Fontette, en 1771, constitue ainsi une belle caisse de résonance pour la renommée de la collection. Plusieurs manuscrits sont cités dans leur référence au catalogue, envoyé par le marquis à son auteur (*Bibliothèque historique de la France, contenant le catalogue des ouvrages, imprimés et manuscrits, qui traitent de l'histoire de ce Royaume, ou qui y ont rapport. Nouvelle édition...*, Paris, Hérisant, t. III, p. 98, 154, 568-569, 667, 697).

<sup>121</sup> Biblioteca Moreniana, Florence, ms. Palagi 342, *Nota di tutti di S[ignori] che tengono Librerie / e che son capaci di prendere il Catalogo della Lib[reria] Laurenziana. L'alfabeto per ordine di città*.

remplissage interstitiel du carnet jusqu'aux dernières années du siècle<sup>122</sup>. Le croisement avec les autres papiers du bibliothécaire montre qu'il reflète la plupart du temps des liens d'interconnaissance, matérialisés par la correspondance (les deux tiers des noms du carnet sont également des correspondants) ou noués lors d'une visite de la Laurentienne (près d'un quart des noms figurent également sur le livre d'or de la bibliothèque ouvert en 1771, sans préjuger des visites antérieures)<sup>123</sup>. Ces deux modalités peuvent d'ailleurs se combiner : dans une cinquantaine de cas, la visite de la bibliothèque se prolonge par la mise en place d'une correspondance et l'inscription sur le carnet. Les étrangers y représentent un petit quart des mentions (131 noms), localisés pour l'essentiel le long d'un croissant qui va de l'Angleterre (22 noms) à l'espace germanique (26 noms pour l'Autriche, 21 pour l'Empire), en passant par la France (22 noms) et le Danemark (11 noms). L'Europe de Bandini est étroite : trois noms seulement pour la péninsule ibérique, deux pour la Scandinavie, deux en Russie.

Est-il possible de voir dans ce répertoire une projection rêvée de l'espace de réception de l'ouvrage, une liste idéale de ses premiers acquéreurs, voire de ses premiers lecteurs ? Plus exactement s'agit-il d'un outil de gestion du réseau auquel Bandini confie la commercialisation de son catalogue. Y dominent certainement ceux que le bibliothécaire identifie comme des acheteurs potentiels de son catalogue, de par leur position institutionnelle, leurs fonctions professionnelles, leur puissance sociale ou leurs intérêts intellectuels. Figurent également dans le carnet un ensemble d'individus que la correspondance permet d'identifier comme des rabatteurs, des négociateurs et des redistributeurs auprès d'un petit groupe d'acheteurs locaux. Ces « poissons pilotes » servent moins à susciter des acquéreurs qu'à rechercher localement les possesseurs des tomes précédents et à les convaincre d'en poursuivre l'achat. D'un volume à l'autre, beaucoup de bibliothèques ont en effet changé de main, par vente, legs ou héritage direct, d'autant plus que treize ans séparent la parution du dernier volume des manuscrits italiens (1778) et celle du premier volume du supplément (1791). Ces repérages locaux permettent au bibliothécaire de disposer d'un tableau précis de la localisation de son ouvrage en Italie et dans certains pays étrangers comme l'Angleterre et l'Irlande, efficacement couvertes par le libraire Pietro Molini et le philologue Thomas Winstanley.

Qui sont les individus à qui Bandini confie les destinées de son chef-d'œuvre ? Deux grandes catégories peuplent le répertoire, si l'on exclut les références « techniques » aux transporteurs, banquiers, marchands et libraires revendeurs (6 %) : d'une part les bibliothécaires, professeurs, philologues, hommes de lettres qui représentent, si l'on y ajoute les individus sans qualification, 57 % de l'ensemble ; d'autre part les élites sociales et politiques, haute noblesse, diplomates et ministres, grands commis d'État, cardinaux, évêques et puissants abbés, parfois fins lettrés et possesseurs de belles bibliothèques, en tout cas capables de déboursier plus facilement les 250 l.t. que coûte le catalogue. Ces deux catégories ne représentent pas des ressources également réparties sur l'espace européen : la moitié nord de l'Europe, dominée par les relais savants, s'oppose schématiquement à sa moitié sud, dominée par les relais sociaux. Le phénomène est particulièrement manifeste à la périphérie de l'espace couvert par le répertoire. Aux franges septentrionales, l'Irlande n'est présente qu'à travers deux professeurs dublinois et les Provinces-Unies, qu'à travers quatre professeurs et les libraires Luchtman. À l'inverse, l'espace méditerranéen s'organise autour de grands noms politiques et diplomatiques, le consul impérial à Alexandrie, le comte de Floridablanca et le

---

<sup>122</sup> Les annotations, ratures et corrections font apparaître des trajectoires complexes, qui ont leur importance pour la diffusion du catalogue, comme celle de Jacob Christian Adler, successivement localisé à Rome, Altona, Copenhague et dans le Slesvig.

<sup>123</sup> Le carnet porte d'ailleurs, au dessus du titre, la mention *Nota de' corrispondenti del S<sup>re</sup> Can.co Ang. M<sup>o</sup> Bandini*. Ces 377 noms ne représentent toutefois qu'une petite partie des quelque 1020 correspondants du bibliothécaire.

secrétaire d'État de Roda à Madrid, le secrétaire de légation Niccolo Pagliarini, également typographe, à Lisbonne. L'Est européen obéit à la même logique : la représentation polonaise (7 noms) illustre l'importance du voyage d'Italie des élites sociales dans la construction des réseaux, puisque Bandini a pu rencontrer le comte Moszynski, Stanislas et Michal Poniatowski et le comte Jan Potocki au cours de leur visite de la Laurentienne, alors que les savants orientaux, au sens large, sont peu nombreux.

La même partition se retrouve dans les pays plus largement couverts par le répertoire. Le Danemark y figure à travers toute une école de théologiens et philologues de Copenhague (Herman Treschow, Abraham Kall, Andreas Christian Hviid, Niels Schow, Jacob Georg Christian Adler, Georg Zoëga, Friederich Münter, Christian Ramus), dont plusieurs travaillent à l'édition philologique de la Bible des Septante dirigée depuis Oxford par Robert Holmes et coordonnée en Italie par Bandini. À l'inverse, l'espace français est dominé par les relais de pouvoir, diplomates européens en poste à Paris (Grimm, Stormont, Caraccioli, Dugnani), ministres et leur entourage (Trudaine), relativement moins par les savants, et plus d'ailleurs en province que dans la capitale<sup>124</sup>. Entre les deux, l'Allemagne montre un visage éclaté (13 localités pour 20 noms), avec une représentation équilibrée des savants et des élites d'État et d'Église, tandis que l'Autriche – Vienne en réalité (23 noms) – pèse de tout le poids de l'entourage impérial et diplomatique.

Le répertoire et la correspondance de Bandini mettent ainsi en évidence la contribution de différents types de circulations à la diffusion du catalogue, des réseaux de librairie aux mobilités humaines et épistolaires. Les ressorts de l'achat y apparaissent le plus souvent étrangers à l'acte de lecture, ayant plutôt à voir avec les relations d'amitié ou de travail entretenues avec Bandini, les insistances répétées du bibliothécaire, sa bonne grâce à pratiquer des prix de gros ou des remises importantes, l'efficacité et la disponibilité de ses correspondants dans leurs recherches, les captations de commande qui ont lieu au moment de la visite de la bibliothèque. En ce sens, on peut rapprocher les leçons du répertoire de celles qu'on tirerait de listes de souscription : ne pas y chercher les premiers lecteurs de l'ouvrage, mais y voir, comme le suggère Wallace Kirsop, « des albums de famille ou, mieux encore, des clefs des réseaux de la République des Lettres »<sup>125</sup>. La carte de la diffusion du catalogue de Bandini peut, elle aussi, être lue comme une image projetée d'une certaine République des Lettres, incluant les élites politiques et sociales qui en protègent matériellement et symboliquement l'existence, et relativement plus tournée vers le monde germanophone que vers la France dont le bibliothécaire florentin déteste la culture.

À Göttingen, il n'exista jamais de catalogue de la bibliothèque comparable à celui de la Laurentienne établi par Bandini, ou encore, à celui de la Bibliothèque royale à Paris. Le problème qui se posait aux bibliothécaires était d'abord d'ordre quantitatif : comment rendre compte des collections d'une bibliothèque qui s'augmentait chaque année de 2 000 ouvrages ? Rappelons que partie de 12°000 ouvrages en 1734, la bibliothèque en rassemblait 65°000 en 1760 puis 133°000 en 1790<sup>126</sup>. À peine un catalogue serait paru, qu'il serait déjà obsolète.

Pour rendre publiques les collections de la bibliothèque, les fondateurs du réseau ont eu recours à une solution inédite au regard des moyens traditionnellement mis en œuvre par les bibliothèques institutionnelles : ils ont utilisé la revue savante de Göttingen, les *Göttingische Anzeigen von gelehrten Sachen*<sup>127</sup>. Ce médium était particulièrement bien adapté

---

<sup>124</sup> L'abbé de Sade à Saumane, l'oratorien Papon, les professeurs strasbourgeois Oberlin et Schweighäuser.

<sup>125</sup> Wallace Kirsop, « Pour une histoire bibliographique de la souscription en France au XVIII<sup>e</sup> siècle », dans Giovanni Crapulli (dir.), *Trasmissione dei testi a stampa nel periodo moderno*, Rome, Edizioni dell'Ateneo, 1985-87, II, p. 255-282.

<sup>126</sup> Voir note 20.

<sup>127</sup> Le périodique avait changé de nom en 1753, voir note 17. Ce moyen avait déjà été utilisé par Thomasius, qui avait publié un catalogue de sa propre bibliothèque sous forme de journal, à raison de six numéros par an entre

aux spécificités de la bibliothèque, car il était le seul à même de restituer quasiment en temps réel le rythme et le volume de croissance de la bibliothèque. Seul un instrument orienté vers l'actualité et paraissant à dates régulières pourrait rendre compte de cette dimension de création continue caractéristique de la bibliothèque. Ainsi, chaque année, au rythme de deux livraisons par semaine, les *Göttingische Anzeigen von gelehrten Sachen* présentaient les comptes rendus de 800 ouvrages en moyenne. Pour cette raison, Heyne considérait que ces feuilles constituaient « le journal intime de ce que les savants d'ici ont lu en matière d'ouvrages récents ; ils ont rendu compte des œuvres les plus importantes, particulièrement dans le domaine de la littérature étrangère, ce que seul peut faire celui qui maîtrise entièrement son domaine »<sup>128</sup>. « Ouvrages récents » et « littérature étrangère » : on reconnaît là les critères de la politique d'acquisition mis en œuvre à la bibliothèque par Heyne. De fait, parmi les ouvrages recensés dans le périodique, 77% étaient parus la même année ou l'année précédente<sup>129</sup> et près de la moitié d'entre eux avaient été publiés hors des frontières de l'Empire (voir carte x). Cette coïncidence entre le profil des livres achetés par la bibliothèque et celui des livres recensés signale la proximité entre la bibliothèque et le périodique : les deux institutions en effet travaillaient de concert. Leurs liens s'étaient encore resserrés lorsque Heyne était devenu rédacteur du journal savant à partir de 1770 (en plus de sa fonction de directeur de la bibliothèque). Traduction concrète, la sélection des livres se faisait à la fois en fonction des besoins de la bibliothèque et de ceux du journal savant.

C'est donc par l'intermédiaire d'un périodique plutôt que par l'entremise d'un catalogue que les citoyens de la République des Lettres ont pris connaissance des collections de la bibliothèque de Göttingen. Les *Göttingische Anzeigen* étaient tirées environ à 650 exemplaires<sup>130</sup>, moyenne plus élevée que la plupart des journaux savants de l'époque (à l'exception de ceux de Leipzig), ce qui laisse supposer qu'elles disposaient d'un lectorat raisonnable.

Comment, du point de vue des usages de la bibliothèque, mesurer les répercussions du périodique sur le public savant ? À côté de la consultation des livres sur place<sup>132</sup>, le prêt à distance était monnaie courante à Göttingen. Si dans une première version des statuts de la bibliothèque datant de 1761 il était précisé qu'il était « formellement interdit d'emprunter des ouvrages hors de Göttingen »<sup>135</sup>, une version manuscrite ultérieure laissait entrevoir une ouverture quant au prêt des livres hors de la ville : « suivant la règle, les livres ne peuvent être empruntés en dehors de Göttingen, du moins en ce qui concerne les manuscrits et les livres rares. »<sup>136</sup> La pratique cependant montre que l'envoi de livres hors de Göttingen était

---

1715 et 1718 : *Summarischer Nachrichten Von auserlesenen/mehrentheils alten/in der Thomasischen Bibliothek verhandenen Büchern*, Leipzig et Halle, 1715-1718.

<sup>128</sup> Friedrich Ekkard, *Allgemeines Register über die Göttingischen gelehrten Anzeigen von 1753 bis 1782*, Göttingen, Huth, 1784-1785, préface, p. 6-7.

<sup>129</sup> Ce chiffre a été établi d'après l'étude de l'année 1783. 40% des ouvrages recensés avaient été publiés en 1783 et 37% en 1782. Il est possible que le pourcentage d'ouvrages recensés l'année même de leur parution ait augmenté au fil des ans : l'étude de l'année 1777 par exemple, montre qu'il était de 27% (et de 66% pour les ouvrages parus en 1776 et 1777).

<sup>130</sup> Klaus Schmidt, *Manuskript der Arbeitsstelle Systematisches Register zu deutschsprachigen Rezensionsschriften des 18. Jahrhunderts*, manuscrit, p. 19-20.

<sup>132</sup> La bibliothèque était accessible aux professeurs et aux étudiants aux heures d'ouverture et l'emprunt des livres à domicile était autorisé par le règlement, cf. Johann Stephan Pütter, *Versuch*, op. cit., vol. 1, p. 219. Les catalogues de prêt ont été tenus à partir de 1757, cf. Niedersächsische Staats- und Universitätsbibliothek Göttingen, Ausleihregister. Ils enregistraient les emprunts faits sur place. Pour l'année 1771, on compte 4°500 emprunts.

<sup>135</sup> Reimar Eck, « Aus den Anfängen der Fernleihe : Herder und Goethe in Weimar als Benutzer der Göttinger Universitätsbibliothek » dans Elmar Mittler (dir.), « *Goethe ist schon mehrere Tage hier, warum weiß Gott und Goethe* », Göttingen (Göttinger Bibliotheksschriften 13), 2000, p. 21-40, ici p. 22.

<sup>136</sup> *Ibid.*, p. 22. L'auteur de cette version manuscrite est Johann David Michaelis qui exerça la fonction de directeur par intérim de 1761 à 1763, avant l'arrivée de Heyne.

fréquent, comme le *Magasin Encyclopédique* s'en faisait l'écho : « Même des gens de lettres connus établis hors de Goettingue obtiennent souvent des ouvrages de la bibliothèque publique de cette université »<sup>138</sup>. Comme exemple emblématique de cette pratique, on citera d'abord Herder qui, à partir de 1772, s'adressa régulièrement à Heyne pour lui demander de lui envoyer des ouvrages. Si Heyne coopérait de bonne grâce, le retard avec lequel Herder renvoyait les livres pouvait l'agacer<sup>139</sup>. De même, Goethe, qui compte parmi les utilisateurs à distance de la bibliothèque : ses premiers emprunts remontent à l'année 1783 et s'échelonnent jusqu'au XIXe siècle<sup>141</sup>. Quant à Lessing, le célèbre bibliothécaire de Wolfenbüttel, il mourut avant d'avoir restitué à la bibliothèque de Göttingen les ouvrages qu'il avait empruntés<sup>142</sup>. Le prêt de livres n'était pas limité à l'espace du Saint-Empire : Samuel Coleridge en Angleterre profita également des largesses de la bibliothèque<sup>143</sup>. En dehors de l'évocation de ces figures célèbres, précisons que la correspondance de Heyne conservée à la bibliothèque universitaire et d'État de Göttingen fourmille d'exemples de livres prêtés à des savants de moindre envergure vivant dans des territoires éloignés<sup>144</sup>.

Le périodique savant n'a pas été le seul support sur lequel la bibliothèque s'est appuyée pour faire connaître ses collections. En 1782, pour les 30 ans des *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, on fit le projet d'établir un registre de tous les ouvrages qui y avaient été recensés depuis 1753<sup>145</sup>. La Société des sciences se chargea de le mettre en œuvre : la première partie qui recensait les écrits anonymes et les ouvrages collectifs parut en 1784, et la deuxième, qui contenait un répertoire alphabétique des écrits recensés, un an plus tard<sup>146</sup>. La diffusion de ce répertoire fut facilitée par son format in-octavo. S'il ne se présentait pas comme un inventaire complet de la bibliothèque, il avait valeur de « catalogue choisi » de ses collections.

Dernier moyen mis en œuvre pour porter les collections de Göttingen à l'extérieur des frontières de la ville, le fameux *Essai d'une histoire académique des savants de l'université George Auguste de Goettingue* de Pütter, rédigé à la demande du roi d'Angleterre. Le premier volume (in-8°) était paru en 1765, deux ans avant que l'université ne fête ses 30 ans ; le deuxième était paru en 1788 et il se présentait comme un élargissement et une actualisation du volume de 1765. Cet *Essai* n'était rien moins que le catalogue du réseau académique lui-même : il donnait une description parfaitement précise et détaillée de l'université, de ses instituts, des professeurs, des enseignements, de la bibliothèque, etc. Il était à l'université ce que les guides représentaient pour des villes comme Florence. Pour s'en convaincre, regardons la présentation que Pütter faisait de la bibliothèque : à l'image de la place qu'elle occupait dans le réseau, elle était au cœur de l'*Essai* et en valeur absolue, c'est à cette institution que Pütter accordait le plus de pages<sup>148</sup>. Pütter décrivait d'abord le bâtiment et son architecture, puis détaillait les salles une à une avant d'en venir aux collections elles-mêmes : après avoir expliqué la politique d'acquisition de l'institution et les résultats auxquels elle

<sup>138</sup> *Magasin encyclopédique, ou Journal des sciences, des lettres et des arts*, 1799, 4<sup>e</sup> année, tome 6, p. 255.

<sup>139</sup> Reimer Eck, « Aus den Anfängen der Fernleihe », art. cit., p. 23-28.

<sup>141</sup> *Ibid.*, p. 28-39.

<sup>142</sup> Alfred Hessel, « Von der Gründung bis zur Heynes Tod », art. cit., p. 157-158.

<sup>143</sup> Snyder, Alice D., « Books borrowed by Coleridge from the Library of Göttingen, 1799 », *Modern Philology*, 25, 1927-8, p. 377-380. Il n'existe pas de registre dans lesquels les emprunts faits par des personnalités extérieures à Göttingen seraient consignés. Il faut passer par le biais des correspondances privées pour les reconstruire.

<sup>144</sup> Niedersächsische Staats- und Universitätsbibliothek Göttingen, Codex Mss Heyne. Pour la correspondance éditée de Heyne, voir par exemple Maurer Constant (éd.), *Briefe an Johann von Müller*, Schaffhausen, Hurter, 1839-1840, 6 vol, vol. 2. Frank William Peter Dougherty (éd.), *Christian Gottlob Heyne's Correspondence with Albrecht and Gottlieb Emmanuel von Haller*, Göttingen, Norbert Klatt Verlag, 1997.

<sup>145</sup> Voir note 17.

<sup>146</sup> Friedrich Ekkard, *Allgemeines Register*, op. cit.

<sup>148</sup> Johann Stephan Pütter, *Versuch*, op. cit., vol. 1, p. 210-224 ; vol. 2, p. 212-231.

avait mené, il passait en revue les prestigieux donateurs de la bibliothèque et les fonds qu'ils avaient légués, dressait le profil de la collection des manuscrits, de celle des premières éditions, etc. La promenade s'achevait par la salle de catalogues.

Si l'on ne possède pas de données sur le degré de circulation de *l'Essai*, on sait cependant qu'il a donné lieu à un phénomène d'imitations, signe d'une certaine diffusion : à Tübingen en 1774, à Innsbruck en 1782, à Stuttgart en 1783, à Leipzig en 1784, à Iena en 1785<sup>149</sup>. La conclusion s'impose : *l'Essai* de Pütter a été à l'origine d'un genre nouveau, celui du guide universitaire. Qui envisageait de venir à Göttingen, que ce soit pour y enseigner, y étudier ou y faire une halte, jetait vraisemblablement un œil sur *l'Essai* de Pütter.

Le nombre de volumes prêtés aux savants résidant dans l'Empire et en Europe n'était pas l'unique critère du succès des dispositifs mis en place à Göttingen pour donner de la visibilité au réseau académique. L'efficacité de ceux-ci se mesurait plutôt à leur capacité à attirer dans la ville des hommes de lettres venus de tous horizons. Pütter s'en faisait le fidèle rapporteur lorsqu'il énumérait dans son *Essai* les célébrités et les aristocrates venus séjourner à Göttingen<sup>150</sup>. Concernant la bibliothèque, celui qui se donnerait le mal de faire le déplacement serait largement récompensé, puisqu'il aurait accès au véritable trésor de la bibliothèque c'est à dire à ses catalogues :

« Le catalogue dressé par le second bibliothécaire, M. Reuss, suscitait déjà bien des étonnements : il est incroyablement complet, si bien qu'on ne trouve pas simplement facilement un livre, mais qu'on peut aussi en même temps tout de suite apprendre ce que l'un ou l'autre auteur a écrit. Le catalogue consiste en 208 volumes du plus grand format ; 148 répertorient les noms des auteurs par ordre alphabétique ; 60 sont découpés selon des catégories et des sous-catégories.»<sup>151</sup>

De fait, le catalogue systématique de Göttingen ou *Realkatalog* constituait l'outil le plus précieux qui fût et il n'avait pas son équivalent dans la République des Lettres : grâce à son système de classification et de renvois, il portait à la connaissance des savants des ouvrages dont ceux-ci ne soupçonnaient pas toujours l'existence. « On a le sentiment d'être en présence d'un capital considérable qui produit sans aucun bruit d'incalculables intérêts », écrivait Goethe<sup>152</sup>, Goethe qui fit spécialement le voyage à Göttingen en 1801 pour utiliser la bibliothèque « afin de combler les lacunes de la partie historique » de son traité sur *La théorie des couleurs (Zur Farbenlehre, Tübingen, Cotta, 1810)* :

« J'avais apporté une liste de tous les livres et écrits dont j'avais besoin et que je n'avais pu me procurer jusque là ; je la donnais ici au professeur Reuss et je reçus de lui comme de tous les autres bibliothécaires un secours décisif. On ne m'avait pas seulement préparé les écrits que j'avais répertoriés, mais en outre, on me fournit du matériel qui m'était inconnu. »<sup>153</sup>

Soixante ans après l'ouverture du complexe académique de Göttingen, le pari de ses fondateurs avait réussi : créer un réseau institutionnel dans une ville anodine, porter sa réputation au-delà des frontières de la ville pour y faire venir une population en provenance de tous les territoires du Saint-Empire et de l'Europe.

---

<sup>149</sup> *Ibid.*, vol. 2, p. 2 note 1.

<sup>150</sup> *Ibid.*, vol. 1, p. 15-17 ; vol. 2, p. 15-21.

<sup>151</sup> *Gazette littéraire de Berlin ou le Conservateur*, Berlin, 1792, vol. 12. Cité d'après *Italien und Deutschland in Rücksicht auf Sitten, Gebräuche, Litteratur und Kunst. Eine Zeitschrift*, Berlin, Im Verlag der Königlichen Preussischen Akademischen Kunst- und Buchhandlung, 1793, p. 28-29.

<sup>152</sup> Cité d'après Alfred Hessel, « Von der Gründung bis zur Heynes Tod », art. cit., p. 158.

<sup>153</sup> Georg Schwedt, « Goethe und seine Bibliotheken », in : Elmar Mittler (dir.), « *Göthe ist schon mehrere Tage hier, warum weiß Gott und Göthe* », op. cit., p. 41-53, citation p. 45.

Les bibliothèques ne sont pas un donné de l'infrastructure savante des villes européennes à l'époque des Lumières. Ce sont des institutions qui participent activement à l'organisation des espaces du savoir, dont la localisation – l'inscription dans un lieu – a une incidence sur la mise en place, l'évolution, la transformation et, éventuellement, l'étiollement et la disparition de différents types de circulations, humaines, matérielles et intellectuelles. Les transformations des espaces urbains de la lecture au XVIII<sup>e</sup> siècle constituent en premier lieu un observatoire des réagencements locaux provoqués par l'installation des bibliothèques. L'époque est, en effet, marquée par la mise en place de nombreuses institutions nouvelles, bibliothèques publiques, universitaires ou scientifiques, qui côtoient ou se substituent à la trame ancienne des bibliothèques ecclésiastiques et princières. Les cas opposés de Florence — ville ancienne, politiquement et culturellement saturée — et de Göttingen — forteresse de Basse-Saxe sans tradition savante — ont permis de prendre très concrètement la mesure des transformations du paysage urbain induites par ces créations : depuis les aménagements matériels des voies de circulation, des bâtiments et des façades jusqu'à la redéfinition locale des flux humains et économiques. À plus large échelle, l'étude de ces bibliothèques saisies dans leur diversité (collections institutionnelles ou privées, capitales culturelles ou marges de l'Europe savante) permet d'ouvrir à une géographie dynamique de l'espace savant, où se singularisent des lieux-relais (ambassades, résidences des grands libraires), des canaux (les routes du Grand Tour, de Londres à Rome) ou, à l'inverse, des zones de moindre perméabilité relative. Traditionnellement étudiées d'un point de vue centripète, les politiques d'acquisition ou le cheminement des lecteurs vers les livres permettent en retour de comprendre la transformation du statut de certains lieux de savoirs. Envisagés, de manière centrifuge, comme des « facteurs de réputation », les règlements, catalogues et périodiques savants étudiés dans le dernier temps de la contribution donnent en effet à voir la manière dont l'institution pense son espace de réception, dans les dimensions d'une aire géographique et les qualités d'un milieu social et savant.